

LECTURES

Nouvelle série — Vol. 7 — No 3

Montréal

SOMMAIRE

<i>Editorial</i>	p. 66
*	
<i>Laure Conan</i>	p. 67
*	
<i>L'Eglise des Révolutions de Daniel-Rops</i>	p. 70
*	
<i>L'Aventure intellectuelle du XXe siècle de R.-M. Al- bérès</i>	p. 72
*	
<i>Han Suyin</i>	p. 74
*	
<i>Notices bibliographiques</i>	p. 77
*	
<i>Cote morale des nouveautés</i> ..	p. 88
*	
<i>Le courrier des lecteurs</i>	p. 89
*	
<i>L'opéra de Pékin à Montréal</i> ..	p. 90
*	
<i>L'exposition Van Gogh</i>	p. 92
*	
<i>Chaque homme dans sa nuit de J. Green</i>	p. 93
*	
<i>Une page des Oliviers de la justice de J. Pelegri</i>	p. 96



Portrait de Van Gogh par lui-même (1889)

NOVEMBRE 1960

(Voir à la page 92)

LES PRESCRIPTIONS DE L'ÉGLISE EN MATIÈRE DE CENSURE ECCLÉSIASTIQUE

RIMOUSKI (CCC). — Les archevêques et évêques de la province ecclésiastique de Rimouski viennent de rappeler les prescriptions de l'Église en matière de censure ecclésiastique, dans un communiqué adressé au clergé, aux communautés religieuses et aux fidèles de leurs diocèses. Voici le texte intégral de ce communiqué :

« 1. Certains articles et opuscules écrits par des prêtres ou des religieux et publiés sans les autorisations requises ont à bon droit inquiété, tout récemment encore, l'opinion catholique. Nous croyons de Notre devoir de rappeler les graves prescriptions de l'Église en cette matière, prescriptions qui, selon des modalités diverses, obligent clercs et laïques. En voici brièvement la substance.

2. a) A moins de censure préalable il ne peut être édité, même par des laïques, aucun livre, journal, périodique ou autre publication contenant quoi que ce soit qui concerne spécialement la religion et l'honnêteté des mœurs. Cette prescription d'ordre général ne s'applique pas seulement aux Saintes Écritures, à leurs annotations et à leurs commentaires; elle s'applique aussi à toutes sortes d'écrits concernant les Saintes Écritures, la sacrée théologie, l'histoire ecclésiastique et le droit canonique, la théologie naturelle, l'éthique et les autres disciplines de cette nature, religieuses et morales. Elle s'applique encore aux livres ou livrets de prières, de dévotion, d'instruction religieuse, morale, ascétique, mystique et autres de même nature, tout indiqués qu'ils puissent paraître pour favoriser la piété.

b) Le permis d'éditer, c'est ou bien l'Ordinaire propre de l'auteur, ou bien l'Ordinaire du lieu d'édition ou enfin celui du lieu d'impression qui peut le donner. Mais si l'un de ces Ordinaires l'a déjà refusé, l'auteur ne peut le demander à aucun autre sans l'informer d'abord de ce premier refus.

c) Quant aux religieux, ils doivent en outre obtenir d'abord la permission de leur Supérieur majeur.

d) Le permis d'éditer qu'accorde l'Ordinaire doit être concédé par écrit. Il doit être imprimé au commencement ou à la fin du livre ou du feuillet, avec mention expresse du nom de celui qui l'accorde, et aussi du lieu et de la date de la concession.

e) Il est, par ailleurs, interdit aux clercs séculiers sans le consentement de leurs Ordinaires, et aux religieux sans la permission de leur Supérieur majeur et celle de l'Ordinaire du lieu, de publier même des livres traitant de choses profanes. Il leur est de même interdit d'écrire dans les journaux, les revues ou autres périodiques; et il ne leur est pas permis, sans les autorisations ci-dessus, d'en assumer la direction.

3. L'Église, sans doute, laisse à tous les chrétiens une juste liberté dans l'étude et la discussion des grands problèmes qui préoccupent le monde contemporain. Mais tout chrétien doit savoir respecter le dogme et la morale, éviter non seulement l'hérésie mais toutes les erreurs qui s'en rapprochent, et se soumettre loyalement au magistère et à l'autorité hiérarchique divinement établis dans l'Église. S'il est prêtre ou religieux, il doit encore faire honneur aux responsabilités de son état et de sa vocation, demeurer fidèle aux engagements de sa profession.

4. A peine est-il besoin de souligner que le permis d'éditer, communément appelé *Imprimatur*, ne comporte aucunement, de la part de l'Ordinaire qui l'accorde, l'approbation des idées ou des opinions contenues dans l'ouvrage. L'Évêque y déclare seulement, en sa qualité de maître et de docteur des fidèles qui lui sont confiés, que le livre, à son avis, ne contient rien de contraire à la foi ni aux bonnes mœurs, rien qui s'oppose à la doctrine catholique, rien qui mérite les condamnations de l'Église.

5. Nous croyons devoir rappeler ici que les livres, journaux et revues qui attaquent délibérément la religion et les bonnes mœurs sont prohibés de plein droit par l'Église, sans qu'il soit besoin de les condamner nommément. Il n'est donc permis à aucun catholique de les éditer, de les lire, de les garder, de les vendre, de les traduire ou de les passer aux autres. Même un laïque ne peut écrire dans des journaux ou des périodiques qui ont l'habitude de traiter ainsi la religion et la morale, si ce n'est pour une cause juste et raisonnable, reconnue telle par l'Ordinaire du lieu.

6. Nous recommandons enfin et appuyons de Nos encouragements les initiatives destinées à enrayer le flot toujours grandissant des publications malsaines, à répandre la culture humaniste et chrétienne parmi le peuple et à favoriser les lectures formatrices.

Fait et signé à Rimouski, le premier octobre mil neuf cent soixante (1er octobre 1960). »

Charles-Eugène Parent, Archevêque de Rimouski,
Paul Bernier, Archevêque-Evêque de Gaspé,
Gérard Couturier, Evêque de Hauterive,
Lionel Scheffer, o.m.i., Vic. Apost. du Labrador.

LAURE CONAN



En 1878, *La Revue de Montréal* publiait une nouvelle due à la plume d'une femme nommée Laure Conan. Le fait était nouveau dans le monde des lettres canadiennes alors en formation. Qu'une femme, à cette époque, osât

sortir du foyer où la retenaient ses fonctions et les bons usages, et bien plus qu'elle osât en sortir pour entrer dans le monde ambigu de la littérature était chose tout à fait extraordinaire. Car la nouvelle en question, *Un Amour vrai*, était absolument différente de tout ce qui avait été écrit chez nous en fait de littérature dite féminine. Jusqu'alors, seules les religieuses avaient eu, semblait-il, le droit d'écrire, et encore, uniquement des ouvrages de piété et de spiritualité.

Qui était cette femme assez audacieuse pour ouvrir chez nous au sexe faible les portes de la littérature ?

Laure Conan est un pseudonyme, d'origine inconnue d'ailleurs: le pseudonyme de Félicité Angers. Félicité Angers est née à La Malbaie en 1845, d'une vieille famille du comté de Charlevoix. Elle descend d'un gentilhomme d'Angers, anobli par Louis XIV, et établi à Québec vers 1660. Famille de vieille souche, où elle puisera vraisemblablement la sève d'un profond patriotisme, mi-sentimental, mi-lucide, un patriotisme qui est une des grandes constantes de son œuvre.

Après une enfance sérieuse et studieuse (elle étudia avec succès au couvent des Ursulines de Québec où l'on conserve encore avec fierté,

le cahier d'honneur où elle se mérita si souvent le privilège d'écrire des compositions ma foi, assez réussies !), elle se retire dans sa famille où une vie sans histoire se déroule dans le paysage enchanteur de La Malbaie. Elle a pour livre de chevet, *Mes Prisons* de Sylvio Pellico, où elle retrouve avec émotion les accents pieux et patriotiques du poète italien avec lequel elle se sent en parfaite harmonie. Personne, dans son village, ne peut supposer que cette jeune fille, qui déjà semble se retirer de la vie du monde et ne s'intéresse qu'à ses fleurs, aura un jour l'audace d'écrire des romans.

Et pourtant, l'impossible se produit. En 1878, Félicité envoie un manuscrit à Montréal, et, probablement à sa grande surprise, il est accepté et publié. Nous disons probablement, car en effet, un mystère plane sur cette vocation littéraire. Pourquoi, sans crier gare, Félicité Angers a-t-elle décidé soudainement de devenir Laure Conan ? Plusieurs critiques se sont intéressés à la question et malgré toutes leurs déductions, il semble que personne ne pourra préciser exactement les raisons profondes de cette décision.

Quoi qu'il en soit, durant l'année 1878, Laure Conan remplace Félicité Angers, et c'est sous ce nom qu'il faut désormais la suivre. Rien de plus significatif que sa mince biographie. Dès 1882, publication de son meilleur ouvrage, *Angéline de Montbrun*. En 1886, elle écrit une brochure patriotique *Si les Canadiennes le voulaient*, qui témoigne beaucoup plus par son existence que par son contenu. En effet, cette brochure semble être l'aboutissement d'une évolution. Au début de sa carrière, Laure Conan, dans ses deux premiers

ouvrages, reste confinée au monde intérieur de la douleur féminine. Elle l'analyse avec subtilité, elle la décrit avec sobriété et surtout elle lui ouvre, dans *Angéline de Montbrun* les portes d'une sublimation authentique dans une spiritualité vraiment forte, toute inspirée par la Rédemption. Mais avec cette brochure patriotique, l'univers intérieur de Laure Conan entre en action. Et cette action, elle la veut éminemment patriotique, concrète, positive. C'est pourquoi on peut considérer Laure Conan comme à l'avant-garde de toutes ces femmes qui ont milité pour l'émancipation de leur sexe. Que ses idées nous fassent aujourd'hui sourire, peu importe. L'essentiel demeure que la première, Laure Conan ait compris le rôle essentiel de la femme en matière politique et que surtout elle ait manifesté, tout au long de sa longue carrière, un souci d'action positive en matière patriotique. Et nous pensons qu'il serait malséant de discuter la faiblesse de cette action. Laure Conan n'en est pas la seule responsable. Elle fut victime des idées de son temps. De là l'importance, quand on lit les œuvres de cette romancière, de la juger en fonction de son époque et non en fonction de la nôtre — ce qui ne contribuerait qu'à jeter le discrédit sur une des plus authentiques carrières d'écrivain de notre littérature.

Car Laure Conan est avant tout une femme de lettres, avec ce que l'expression a de plus noble et de plus respectable. Après 1886, elle s'orientera définitivement vers le roman historique, moyen qui lui permettra, selon elle, de donner libre cours à son patriotisme en exaltant le courage des anciens. En 1891, elle publie *A l'œuvre et à l'épreuve*. De 1893 à 1898, elle est directrice de la revue *La Voix du Précieux-Sang* où elle écrit plus de quatre-vingts articles. En 1900, paraît *L'Oublié*. Dès lors, son activité se partage entre ses œuvres et une collaboration à plusieurs périodiques et revues. Voici quelques titres: 1913: *Physionomies de Saints*; 1917: *Silhouettes canadiennes*; 1919: deux courtes nouvelles sous forme de journal intime, *La vaine Foi* et *L'obscur Souffrance*.

En 1920, Laure Conan se laisse tenter par le théâtre. Elle dramatise *L'Oublié*, pièce écrite sous le titre de *Aux Jours de Maisonnette*, et jouée la même année par des amateurs, au Monument National. Mais Laure Conan n'était pas dramaturge. Aussi son essai fut-il mal-

heureusement un échec. Il faut lire ses lettres à M. l'abbé Lionel Groulx, le suppliant de tenter une autre expérience: incapable de penser que l'insuccès soit dû à sa dramatisation, elle accuse les acteurs et les costumes. Cette pièce, restée inédite et conservée à La Malbaie, parmi les souvenirs de M. Roland Gagné qui a heureusement sauvé de la destruction plusieurs souvenirs de Laure Conan, manifeste en effet trop peu de valeur dramatique pour qu'on s'y arrête. Mais c'est la tentative qui est intéressante, car elle nous présente un autre aspect de Laure Conan écrivain.

Enfin, vers 1921, Laure Conan, vieillie (elle a 76 ans), interrompt ses activités. Cependant, elle mûrit en elle un dernier projet. Elle a encore quelque chose à dire à un public qui maintenant la vénère et la respecte. Un mot de l'historien Garneau la poursuit depuis longtemps: « *Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes* ». Aussi, encouragée par ses amis, elle entreprend, malgré son âge et sa maladie, son dernier roman. Ce sera *La Sève immortelle*, publié en 1925, un an après sa mort.

Ce dernier roman de Laure Conan n'a pas l'accent de ses premières œuvres; il se ressent des circonstances où il a été écrit. Mais personne ne peut lire avec indifférence ce dernier message d'une grande Canadienne éprise d'idéal pour son pays. Et dans ce dernier livre, on retrouve toutes les caractéristiques de son œuvre: un tableau historique du lendemain de la défaite de Sainte-Foy; un attachant personnage féminin: Thérèse d'Autrée; un conflit patriotique où le héros, Jean de Tilly, hésite entre l'abandon et la fidélité à la Nouvelle-France; et enfin, une soumission totale à la souffrance, alors que le héros déc'are, et cela, en accord avec tous les autres personnages de Laure Conan: « *Je n'ai pas le droit d'être heureux* ».

Le crédit de Laure Conan, dans notre littérature, très éclatant au début mais plus estompé aujourd'hui, est entièrement mérité. Non pas tellement par ses qualités littéraires que par les valeurs intrinsèques de son œuvre. Première femme-auteur au Canada, Laure Conan est encore la pionnière du roman d'analyse chez nous; elle est aussi une grande vulgarisatrice de notre histoire et, à travers cette double trame à la fois psychologique et his-

torique, elle a tissé une chaîne qui se présente à nous comme un témoignage douloureux et convaincu de la souffrance et de la résignation chrétienne. Et si une partie de son œuvre est aujourd'hui passablement oubliée, il reste que des romans comme *Angéline de Montbrun* et *L'Oublié* seront longtemps conservés au patrimoine de notre littérature.

*
*

ŒUVRES. — *Un amour vrai*. Montréal, Leprohon et Leprohon, 1897. (Édité également sous le titre *Larmes d'amour*). — *Angéline de Montbrun*. Québec, Léger Brousseau, 1884. 343p. (Réédité dans la coll. du *Nénuphar* chez Fides, en 1950, avec préface de Bruno Lafleur). — *Si les Canadiennes le voulaient*. Québec, G. Darveau, 1886. — *A l'œuvre et à l'épreuve*. Québec, G. Darveau, 1891. — *L'oublié*. Montréal, la Cie de Publication de la Revue canadienne, 1900. — *Elisabeth Seton*. Montréal, La Cie de Publication de la Revue canadienne, 1903. 125p. front. (portr.) 23cm. — *Aux Canadiennes*. Québec, la Cie d'Imprimerie commerciale, 1913. — *Physionomies de saints*. Montréal, Beauchemin, 1913. 140-[1]p. 20.5cm. (Bibliothèque canadienne. Coll. *Montcalm*). — *Silhouettes canadiennes*. Québec, Impr. de l'Action sociale, 1917. 196p. — *L'obscur souffrance*. Québec, Impr. de l'Action sociale, 1919. 115p. — *La vaine foi*. Montréal, Impr. Maisonneuve, 1921. 48p. 16cm. — *La sève immortelle*. Roman. Préface de Thomas Chapais. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925. 231p.

*
*

SOURCES A CONSULTER¹. — Bailargeon (Samuel), *Histoire de la Littérature canadienne-française*. Montréal, Fides, 1957. P 111-112. — Bellerive (Georges), *Nos auteurs féminins*. Québec, Garneau, 1920. P. 12-

23. — Brunet (Berthelot), *Histoire de la Littérature canadienne*. Montréal, Editions de l'Arbre, 1946. P. 128-129. — Casgrain (Abbé H.-R.), *Œuvres complètes*. T.I. Montréal, Beauchemin, 1896. P. 411-426. — Dandurand (Abbé Albert), *Le patriotisme dans l'œuvre de Laure Conan*. Dans *L'Action Française* [P.C.] juillet 1925, p. 25-36. — D'Arles (Henri), *Estampes*. Montréal, Bib'iothèque de l'Action Française, 1926. P. 47-98. — Daveluy (Marie-Claire), *En relisant Laure Conan*. Dans *L'Action Française* [P.C.] mars 1918, p. 109-119. — Daveluy (Marie-Claire), *Paroles d'adieu*. Dans *L'Action Française* [P.C.] septembre 1924, p. 173-180. — Des Ormes (Renée), *Mes Célébrités*. Paris, Casterman, 1926. P. 11-67. — Des Ormes (Renée), *Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan*. Dans la *Revue de l'Université Laval* [P.C.] octobre 1954, p. 120-135. — Des Ormes (Renée), *Laure Conan: Un bouquet de souvenirs*. Dans la *Revue de l'Université Laval* [P.C.] janvier 1952, p. 383-391. — Françoise, *Les Femmes du Canada*. Montréal, 1900. P. 209-215. — Groulx (Abbé Lionel), *Silhouettes canadiennes*. Dans *L'Action Française* [P.C.] août 1917, p. 246-249. — Halden (Charles abder), *Nouvelles études de Littérature canadienne-française*. Paris, Rudeval, 1907. P. 185-205. — Harvey (Jean-Charles), *Pages de critique*. Québec, Le Soleil, 1926. P. 59-73. — Hébert (Maurice), *De livres en livres*. Montréal, Les Editions du Mercure, 1929. P. 82-102. — Huguenin (Madeleine), *Portraits de Femmes*. Montréal, Editions de La Patrie, 1938. P. 58-59. — Lafleur (Bruno), Préface à *Angéline de Montbrun*. Montréal, Fides, 1950. (Coll. du *Nénuphar*). P. 7-18. — Roy (Mgr Camille), *Romanciers de chez nous*. Montréal, Beauchemin, 1935. P. 105-119. — Roden (Lethem Stuccliffe), *Laure Conan, The First French-Canadian Woman Novelist*. Ph. D. Thesis, University of Toronto, 1956. Inédit.

Micheline DUMONT

1. On pourra consulter la brochure sur *Laure Conan*, dans la collection *les Classiques canadiens*, pour une bibliographie plus détaillée et plus complète. Cette brochure est actuellement sous presse aux Editions Fides.

D
D
DIALOGUE AVEC
LES LIVRES D'HIER ET
D'AUJOURD'HUI

L'Eglise des révolutions
de
Daniel-Rops

Emile CHARTIER, p.d.

« Une histoire de l'Eglise au XIXe siècle serait gravement incomplète si, au récit des luttes politiques et sociales, à celui des grands conflits d'idées, on n'ajoutait deux chapitres: celui qu'écrivirent, dans le mystère du don total, tant d'âmes consacrées et celui que tracèrent, avec leur sang, leur sueur et leurs larmes, les témoins d'une race peu disposée à s'éteindre, les aventuriers de Dieu » (P. 703). On dresserait difficilement un résumé, plus simple et plus complet à la fois, de ce volume compact, le dixième d'une *Histoire* qui en comprendra douze.

C'est qu'il rassemble, en une phrase unique, les trois parties de l'ouvrage: la lutte contre une triple révolution, libérale, nationale (p. 443) et sociale (p. 7-568); la lutte contre l'« humanisme athée » ou l'irréligion totale (p. 569-698); l'expansion extérieure par les Missions et la rénovation intérieure par la prière, oraison individuelle et supplication communautaire ou liturgie (p. 699-951). Les trois englobent une période d'environ trois quarts de siècle (1789-1870); elles décrivent la vie de l'Eglise dans toutes les parties du monde, mais spécialement en France. Peu de tableaux vérifient aussi éloquemment la prophétie du Christ: « Les Portes de l'enfer (les ennemis de l'Eglise) ne prévaudront point contre Elle ».

Pour développer cette trilogie, M. Daniel-Rops ne se départ point du procédé qui l'a jusqu'à présent si bien servi: le diptyque. Dans l'exposé des faits, aux efforts de la libre-pensée pour fausser la doctrine de l'Eglise ou contrecarrer son action, il oppose l'activité des catholiques, hiérarchie, grou-

pes ou individus isolés, pour assurer sa liberté. Quand il s'agit de juger les résultats, il oppose, aux échecs partiels ou complets des uns, les succès momentanés ou permanents des autres. Mais, ces jugements, il les explique et les justifie en même temps soit par les circonstances politiques, économiques ou sociales, soit par les idées religieuses ou profanes du temps. C'est dire que la qualité fondamentale de l'auteur est le goût de la nuance, le sens grec de la mesure.

Ce sens parfait, qui ne le quitte pas même quand il doit exprimer son regret de certaines erreurs commises par des catholiques, l'auteur ne le perd, et avec raison, que dans une circonstance: l'expression de son admiration filiale devant les triomphes ou les simples progrès de sa Mère. Il n'a pas assez de mots pour louer l'habileté de la diplomatie pontificale (sa réhabilitation de Consalvi est un chef-d'œuvre) ou la victoire de l'esprit sur le sabre, du droit sur la violence. Il se pâme devant la prolifération des Congrégations de tous ordres, devant l'œuvre de certains pionniers (Cottolengo, don Bosco, les Mères Javouhey et Duchesne), devant les parangons de la sainteté (le curé d'Ars), devant l'héroïsme des martyrs (Perboyre, Vénard, Chanel), la restauration de la liturgie romaine (dom Guéranger). Il se passionne pour tout ce qui tend à relier au centre catholique les frères séparés: écoles de Münster, Landshut et Munich (Moehler) en Allemagne, mouvement d'Oxford (Wiseman, Newman et Manning) en Angleterre, œcuménisme (Mme Swetchine, Lavigerie) en France.

S'il exulte au récit de ces conquêtes ou de ces simples progrès, M. Daniel-Rops gémit discrètement sur certaines faiblesses. Il revient à plusieurs reprises sur le danger que font courir à l'Église la recherche trop fréquente d'un appui auprès du pouvoir temporel, pis encore la confusion ou agglutination du trône et de l'autel. Il déplore, avec grande raison, les querelles entre Veillot, Dupanloup et Montalembert, l'*Ere nouvelle* et le *Correspondant*, infailibilistes et antiinfailibilistes, gaumistes et antigaumistes. Enfin, il regrette le retard apporté par certains catholiques à comprendre certaines notions, telles que celles de vrai libéralisme (p. 572) ou du capitalisme bienfaisant (p. 632), ou à prendre en mains la direction de certains mouvements, comme le catholicisme social (p. 643).

En somme, malgré ces pages sombres, *L'Église des Révolutions* nous présente de notre Mère une image attrayante. Si le XVIIe fut « le grand siècle des âmes », le XIXe pourrait bien avoir été « le grand siècle de la société chrétienne ». Et, devant « les trois signes du ciel » qui couronnent l'ouvrage, on ne peut s'étonner de la gloire qui auréole déjà les pontificats « sociaux » de Léon XIII, Pie X, Pie XI et Pie XII, sans oublier l'action pacificatrice de Benoît XV.

Nous osons proposer quelques additions ou précisions. A propos d'émigration sacerdotale (pp. 83, 705 et 960), ne fallait-il pas mentionner, de N.-E. Dionne, *Les prêtres français émigrés au Canada* (vers 1895)? Il en est de même en matière d'instruction (pp. 87 note et 960), pour l'ouvrage assez mal composé, mais si précis de F. Vial: *Trois siècles d'enseignement secondaire en France* (vers 1925). Le gaumisme n'est pas étranger à l'histoire religieuse du Canada, comme l'a démontré la remarquable thèse de Séraphin Marion: *La querelle des humanistes canadiens au XIXe siècle* (vers 1938). Les palabres de l'ancien moine Gavazzi (pp. 462 et 723) ont fait l'objet de recherches de la part de

ce Frère Sylvain, qu'on cite ailleurs au sujet d'Henri de Courcy (p. 724). Le Play, La Tour du Pin et l'abbé Tourville (p. 603) ont eu ici un disciple fidèle en la personne de l'économiste Léon Gérin, fils d'Antoine Gérin-Lajoie. A l'occasion du Chili (p. 736), l'histoire de Sœur M.-Bernard, de la Providence de Montréal, savoureuse comme une légende, a été écrite par Mère M.-Antoinette (vers 1923). Les notes du chapitre VII (p. 968-969) auraient pu signaler *Le grand silence blanc* de nous ne savons plus quel journaliste français, le *Garcia Moreno* du Père Berthe et le *Ceylan* de l'Oblat Duchaussois; quant à la polémique Brunetière-Tardivel et au livre de ce dernier: *La Question religieuse aux Etats-Unis* (vers 1898), il en sera sans doute parlé au prochain volume. Là aussi, au sujet de l'œcuménisme, on renverra, autant qu'aux Conférences de Malines, à la biographie du Lyonnais l'abbé Couturier. Le bas des pages 757, 758 et 759, appelleraient certains remaniements. L'Académie française a-t-elle aboli la vieille règle qui exigeait l'indicatif après « tout que »? Le meilleur résumé de notre soulèvement en 1837-1838 (pp. 707 et 968) est peut-être *Le Feu de la rivière du Chêne* (vers 1930) de l'abbé Emile Dubois, comme la meilleure étude sur l'émancipation catholique qui le suivit est *La liberté religieuse au Canada* (vers 1885) de l'avocat et futur juge S. Pagnuelo.

1. DANIEL-ROPS

L'ÉGLISE DES RÉVOLUTIONS. En face de nouveaux destins. Paris, Arthème Fayard [1960]. 1054p. 18.5cm. \$6.10 (frais de port en plus).

Pour adultes

Rappel

RR.PP. L. Fréchet
et G. Bertrand, c.s.c.

Nourritures spirituelles

La première anthologie des auteurs spirituels canadiens-français, des origines de la Nouvelle-France à nos jours.

2 tomes. 464 et 424p.

\$7.00 (par la poste \$7.25)

Une édition FIDES

Rappel

Jean Hulliger, ptre

L'enseignement social des évêques canadiens de 1891 à 1950

« Une étude objective qui constitue une mine précieuse pour ceux qui voudront se renseigner sur le travail apostolique des évêques canadiens ou qui auront à faire des recherches dans le domaine de la pensée épiscopale canadienne. »

Lettre-préf. de S. Exc. Mgr Arthur Douville
373p. Bibliographie et index analytique

\$4.50 (par la poste \$4.65)

Une édition FIDES

“L’AVENTURE INTELLECTUELLE DU XX^e SIÈCLE”

Romain LÉGARÉ, o.f.m.

Dans *Bilan littéraire du XX^e siècle*, M. R.-M. Albérès nous avait déjà donné une initiation très suggestive à l'histoire des *thèmes littéraires* aussi bien dans la prose que dans l'aventure poétique: des visions très générales et des détails précis à la fois nous avaient expliqué les différentes étapes de l'évolution littéraire en France, de 1900 à 1956. Dans *L'aventure intellectuelle du XX^e siècle*¹, l'auteur reprend le même objet et la même méthode, jusqu'à l'année 1959, mais, cette fois, à l'échelle de la littérature comparée.

« Cet essai a l'ambition de rassembler sous une forme vivante ce qui pourrait constituer la matière d'une histoire de la sensibilité littéraire en Europe au XX^e siècle. S'il évite de prendre le caractère d'un manuel, c'est pour pouvoir être lu aussi bien que consulté. » (P. 9) L'auteur retrace l'aventure commune exprimée, au niveau des profondeurs, dans les cinq vastes littératures de la péninsule européenne, celles qui entretiennent entre elles des rapports constants, bien connues particulièrement de l'homme cultivé, à savoir les littératures de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne. Cette deuxième édition, revue et augmentée, signale souvent les affinités qui existent avec les littératures romanes, scandinaves, slaves ou hongroises; elle reprend dans ses cent dernières pages la question de l'évolution littéraire depuis 1942.

Loin de s'intéresser avant tout aux grands écrivains européens, et de les cataloguer, comme l'a fait pour la France Pierre de Boisdeffre dans sa monumentale *Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, M. Albérès s'intéresse à leurs inspirations. « Je sacrifie, dit-il, non seulement l'homme à l'œuvre, mais l'œuvre au sens de l'œuvre et à ses thèmes. » (P. 11) Ainsi cette étude condense la vie de l'esprit, le drame de la sensibilité européenne, tel que le traduit la littérature; elle est un manuel précieux à consulter, mais aussi une biographie vivante de l'homme de notre temps vu à travers cinq ou quinze pays.

L'auteur part de cette idée qui inspire et soutient son ouvrage: la sensibilité littéraire a toujours dans notre siècle précédé les événements historiques qui devaient la confirmer. « Bien qu'on la croie aujourd'hui peu utile dans l'enseignement, la littérature reste le seul « baromètre » qui permette de prévoir l'avenir et de comprendre le présent. C'est

que ceux qui l'écrivent « sentent » le temps qu'il fera demain, le vent moral ou immoral qui soufflera, les orages de l'Histoire. » (P. 9) Seuls les grands écrivains devinent et expriment le vrai drame de leur temps.

L'auteur divise son ouvrage en quatre grandes parties: 1) *la querelle anti-intellectualiste (1900-1914)*; 2) *les fièvres et l'inquiétude (1914-1932)*; 3) *le déchirement et l'action (1932-1942)*; 4) *de l'engagement à la désinvolture et à l'âpreté (1942-1959)*. Il le termine par de pratiques tableaux synoptiques indiquant pour chaque année, de 1880 à 1958 inclusivement, les principales œuvres européennes qui caractérisent les courants littéraires des diverses étapes historiques.

Pour donner un exemple du procédé de l'auteur, résumons à très larges traits la première partie. « Une fois perdue la sécurité des doctrines divisées et éclatées vers 1900, l'aventure devient le mot du siècle: aventure intellectuelle, aventure spirituelle, aventure de la vie, aventure politique, surréalisme, christianisme voué au risque spirituel, guerre et mystique de l'action aveugle. » (P. 32)

Une crise d'anti-intellectualisme ouvre le siècle. La première génération du XX^e siècle vit une asphyxie dans la pensée rationaliste et positiviste que lui avaient léguée les XVIII^e et XIX^e siècles. Insatisfaite des séquelles de la génération précédente: rationalisme impuissant et foi perdue, elle rechercha de nouvelles sources de vie. La philosophie pragmatique fut le signal de cette conversion de front que devaient poursuivre bergsonisme et existentialisme. Après avoir retiré à la pensée son pivot rationnel, il fallait trouver à la vie quelque autre fondement; on crut trouver dans la *vie spontanée* « l'ultime réalité mystérieuse qui donnerait le sens d'un monde que les formules n'arriveraient pas à épuiser » (p. 27). Ainsi André Gide, Gabriel d'Annunzio se mirent à exalter l'instinct, les forces les plus brutales et les plus élémentaires de la vie. Si, en réaction contre l'insuffisance du rationalisme, un courant littéraire rechercha et célébra la réalité terrestre et charnelle, un autre rechercha une valeur au-delà de la chair et de l'intellect: la foi devient une découverte, la conversion une joie de liberté pour Chesterton, Claudel, Péguy, Maritain, Ghéon, etc. C'est l'époque des grandes conversions.

L'appel aux forces cosmiques, aux forces de la nature et de l'instinct donna naissance au thème de l'opposition du machinisme et du naturisme. Pour rendre compte de l'univers ou de la société, on se mit en quête de forces nouvelles, telle que la tradition (Barrès, Kipling, Maurras). Ce retour à la tradition fut envisagé, dans le domaine littéraire, comme la communion avec une réalité plus profonde, la redécouverte d'une vérité vitale oubliée, un idéal de calme et d'harmonie. Comme les écrivains ne voulaient pas méconnaître les problèmes du monde où ils vivaient, ils dénoncèrent des tares sociales: chez les réalistes le goût littéraire de la peinture sociale prévalut, semble-t-il, contre le renouvellement des valeurs. A la grande époque de la fresque sociale des paysans, née de *La terre* de Zola et marquée d'œuvres comme *La terre qui meurt* de René Bazin, s'est superposée la tentation du pittoresque, celle des *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti, et celle du roman régionaliste, « peinture pittoresque des réalités nationales » (p. 102), le plaisir et le goût de peindre éliminant peu à peu l'apreté et le tragique. Les philosophes, pour leur part, s'efforçaient de concilier la pensée et la vie, de rejoindre cette cassure qui crée tout le tragique et toute la vie de notre siècle. Par ailleurs, quelques individus « rendirent à l'art son sens sacré et en firent une des expressions des difficultés de l'homme devant sa destinée » (p. 111): la peinture surréaliste, la peinture abstraite sous toutes ses formes...

L'auteur poursuit sa suggestive synthèse jusqu'à l'année 1959. Quelle est, d'après lui, la littérature

d'aujourd'hui? Elle est « sans programme, sans espoirs, mais « engagée » à prêter attention aux faits et aux faits seuls » (p. 387). Notre génération sait qu'il y a eu avant elle trop d'illusions; elle fait appel à un réalisme hautain et honnête, apparemment détaché, cruel, sans complaisance, sans pittoresque. Et « l'écrivain ne veut plus maintenant que voir ce qui est, et, dans une suspension provisoire des conclusions métaphysiques, politiques, psychologiques et autres, dire simplement, avec force et honnêteté, la peine des hommes, leur légère rancœur, de petits problèmes réels et une vie qui ne prétend pas s'élever, qui prétend seulement, sans lyrisme, se définir, se concentrer sur quelques difficultés modestes mais brutales » (p. 388). En notre pays, nous avons des exemples de ce genre d'ouvrages qui décrivent, parfois avec cruauté, les problèmes réels et brutaux de la vie moderne, d'une vie de bureau: rappelons *Alexandre Chênevert*, de Gabrielle Roy, et *Le gouffre a toujours soif*, d'André Giroux.

Les amateurs de littérature, désireux de mettre au point leurs connaissances sur le panorama contemporain des littératures européennes, ne regretteront pas les heures qu'ils consacreront à lire attentivement et d'un bout à l'autre l'utile, vaste et intéressante synthèse de M. R.-M. Albères, *L'aventure intellectuelle du XXe siècle*. Avec clarté, l'auteur sait résumer toute une doctrine, tout un mouvement; avec lucidité et subtilité, il démêle les différents courants littéraires; avec une compétence admirable, il fait suivre au lecteur l'évolution dynamique des thèmes. Au lieu de s'en tenir à une simple et desséchante énumération d'auteurs qui ont caractérisé un moment littéraire, un thème, une nuance, il a masqué son érudition sous l'art aimable de la formule, sous la richesse de citations bien choisies, pensant à juste titre qu'une phrase citée parle plus qu'un état civil.

Les Canadiens français seront particulièrement intéressés à ce livre bien fait qu'ils peuvent lire comme on lit un roman: le roman des enthousiasmes et des angoisses dont vécut l'Europe, modes littéraires ou engagements dans l'action. Ils verront que leur littérature, qui subit avant tout l'influence française, a passé — naturellement, avec un peu de retard —, par les diverses étapes de la sensibilité de l'Europe contemporaine. Et je me prends à rêver, pour mon pays, d'un tel livre qui relaterait l'histoire dynamique des idées, des thèmes littéraires depuis l'origine de la littérature spécifiquement canadienne.

1. ALBERES (R.-M.)

L'AVENTURE INTELLECTUELLE DU XXe SIECLE. Panorama des littératures européennes 1900-1959. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris, Editions Albin Michel [1959]. 444p. 21cm. \$4.75 (frais de port en plus).

Pour tous, mais spécialisé

**Indispensables
aux Bibliothécaires**

Fiches de catalogues

Rédigées selon les règles internationales de la catalographie (nom de l'auteur, titre de l'ouvrage, adresse bibliographique, description typographique, notes bibliographiques, tracé, classification, cote intellectuelle et morale).

**A CE JOUR, PLUS DE 3000 ouvrages
CLASSÉS SUR FICHES DE CATALOGUES**

Listes et conditions d'achat sur
simple demande

FIDES

Service des Bibliothèques
25 est, rue Saint-Jacques
Montréal UN. 1-9621

FIDES



Han Suyin

J.-M. LANGLAIS, c.s.c.

La télévision a révélé au public canadien une romancière chinoise, Han Suyin, l'auteur de *Multiple Splendeur*. Le 26 juin dernier, à la demande générale, l'émission *Premier Plan* passait à nouveau son interview avec René Lévesque, filmé l'année précédente au lac Couchiching, en Ontario.

Pourquoi cet engouement ? Peut-être parce que Han Suyin appartient au monde nouveau qui se construit sous nos yeux. Elle est eurasiennne et se définit elle-même un carrefour de races et de cultures, une interprète de l'Orient auprès de l'Occident. *Les auteurs européens et américains écrivent avec beaucoup de beauté et de perception sur les Asiates. Moi, j'écris en tant qu'Asiate, avec toutes les émotions accumulées de mon peuple... Tout ce que je puis affirmer, c'est que je m'efforce de dire la vérité. La vérité, telle la chirurgie, peut être douloureuse, mais elle guérit* (*Multiple Splendeur*, Introduction). Interprète et témoin, elle travaille à une meilleure compréhension entre l'Est et l'Ouest. Par ailleurs étant catholique, on la sent plus près de nous. Voilà ce qui explique, à mes yeux, l'actualité d'Han Suyin. Au surplus elle écrit bien, ce qui ne gêne rien. Mais voyons de plus près la teneur de son message.

La vie et l'œuvre

Essentiellement autobiographique, l'œuvre de Suyin s'échelonne sur une période de 20 ans, de 1938 à 1958, et coïncide avec un des tournants les plus décisifs de l'histoire. Il faut savoir, pour comprendre son œuvre, que l'auteur est née à Pékin d'un père chinois et d'une mère germano-flamande, qu'elle a connu enfant les traditions de la Chine millénaire puis, qu'elle est entrée dans l'Église catholique; qu'elle a pris à deux reprises un contact prolongé avec l'Angleterre, qu'elle a perdu son mari lors de la retraite des Nationalistes devant l'invasion communiste, et qu'elle opta alors pour la médecine.

Multiple Splendeur la retrouve à Hong-Kong où elle vit avec sa fillette en attendant de rentrer en Chine. Ce roman qui lui a ouvert les portes de la notoriété faisait suite à une œuvre de jeunesse: *Destination Tchoungking*, écrit en 1938 à la mémoire de la Chine de son enfance. *Multiple Splendeur* date de 1950-51, alors que Mao Tsé-Toung affirmait l'emprise du communisme sur son pays.

En 1952-53, c'est *...Et la pluie pour ma soif*, un livre touffu qui tient à la fois du reportage et du roman. L'auteur vit alors à Singapour, où elle deviendra professeur de littérature à l'Université. La guérilla communiste dans les jungles de Malaisie rend la vie impossible aux Malais qui occupent le no man's land entre l'Administration britannique et les rebelles.

Enfin une invitation adressée à l'A. par le roi du Népal, à l'occasion de son couronnement en 1956, nous vaut *La Montagne est jeune*, une découverte émerveillée de ce pays moyenâgeux surnommé « la terre des Dieux » et qui s'ouvre au progrès moderne.

Depuis, la romancière a parcouru l'Occident jusqu'en Amérique du Sud. Mais elle n'a pas oublié sa terre natale: à New York paraissait en 1956 un illustré de luxe, *From one China to the other*, qui souligne le contraste entre la Chine millénaire et la nouvelle Chine, porteuse, selon elle, des espoirs de son peuple.

Interprète du Tiers-Monde

On a vu Han Suyin graviter autour de sa Chine natale depuis Hong-Kong par Singapour jusqu'en Inde et au Népal. Ce mouvement d'Est en Ouest correspond assez bien à l'évolution de son « âme asiatique ». Dans *Multiple Splendeur*, la Chinoise s'attendrit encore sur le passé, sur la vieille Chine de Tchouking qu'elle revoit à la veille du bouleversement communiste. Mais déjà elle salue dans le communisme le libérateur de l'esclavage colonialiste et l'aurore des temps nouveaux pour son peuple. Elle brûle de retourner auprès de ses frères révolutionnaires pour construire la Chine de demain.

En contraste avec cette toile de fond, la société de Hong-Kong nous apparaît comme le bastion d'arrière-garde de l'Occident en déroute. Etrangers et missionnaires expulsés du continent échouent sur ce radeau amarré aux portes d'un pays en plein essor. Avec quel humour féroce elle nous décrit l'agonie de l'aristocratie occidentale qui se raccroche à ses habitudes d'autan et à des espoirs de ranches chimériques.

...Et la pluie pour ma soif reprend ces thèmes. Mais déjà la Chine rouge est lointaine et moins fascinante. Sans doute les sympathies profondes de l'A. vont-elles aux maquisards de la jungle malaise, traqués par les forces de l'ordre, c'est-à-dire le régime colonial mourant. « *J'irai en forêt, chante la vieille balade chinoise en exergue, Le vent pour vêtement je porte... le vent qui me vêt et la pluie pour ma soif.* » C'est le chant des persécutés de toujours qui ont fui vers la liberté. Comme à Hong-Kong aussi l'A. est sans pitié pour la société des fonctionnaires, des profiteurs et des pêcheurs en eau trouble. Mais on perçoit plus nettement une admiration sincère pour les grands administrateurs britanniques, intègres et efficaces, un effort d'objectivité aussi pour séparer l'ivraie du bon grain.

Dans son dernier roman, *La Montagne est jeune*, la Chine rouge a disparu de l'arrière-plan, ou peu s'en faut. C'est l'Inde plutôt, et par delà le monde occidental, britannique et américain, que l'on sent présent aux rêves des Népalais. L'avenir est du côté de l'ouest. Et nous assistons à un drame nouveau, celui d'une société du XI^e siècle qui veut passer au XX^e en l'espace d'une décennie. C'est la lutte des dieux vermulus de l'Asie contre cette divinité moderne, le progrès. Les aspirations communautaires de Suyin qui l'attiraient vers la Chine rouge ont fait place à un personnelisme farouche et très « occidental ».

Le message de l'auteur

Jusqu'ici nous en sommes restés à l'écorce de l'œuvre. Mais Han Suyin l'a dit elle-même aux télé-spectateurs: au cœur de ses nouvelles, il y a elle-même. « *Je les ai écrites toutes comme si je les tirais de ma substance* » (*La Montagne est jeune*, p. 235).

Multiple Splendeur est l'histoire d'une liaison. Ses années de mariage ne lui avaient pas apporté la révélation de l'amour. Sa rencontre à Hong-Kong avec un journaliste anglais va bouleverser sa vie. Le fait qu'il soit déjà marié n'arrête pas la jeune veuve et les amants se donnent rendez-vous en Chine. Mais l'homme trouvera la mort en Corée avant de réaliser son dessein. *La Montagne est jeune* va reprendre le thème de la découverte de l'amour, avec cette différence que la première tranche du livre fait en somme « l'histoire du cas ». Impitoyablement, Suyin décrit dans le détail la tragédie d'un ménage mal assorti, sans amour, acculé à l'échec. La jeune femme doute d'elle-même et de la vie, persuadée qu'elle est de son inaptitude au bonheur conjugal. Un changement de décor: son séjour au Népal, la rencontre aussi d'un homme entreprenant vont lui révéler l'amour total, corps et âme. Dès lors « l'inévitable » va se produire: la séparation d'avec le mari et la consommation de l'adultère.

Un naturalisme agressif

Han Suyin est catholique. Son attachement et son estime de l'Eglise se manifestent d'ailleurs d'un bout à l'autre de son œuvre. Elle présente des missionnaires sympathiques, compétents et dans le cas du missionnaire français rencontré en Malaisie, d'une sainteté évidente. « *Dans ce domaine (l'estime des valeurs existantes dans les autres religions), le Père MacCullough marque des points: quelles que soient ses convictions (?), l'antique et profonde sagesse de l'Eglise catholique, si proche de la courtoisie asiatique, l'incite à ne pas condamner ouvertement (?) les croyances de ses hôtes* » (*La Montagne est jeune*, p. 327). Malgré l'ambiguïté du compliment, ce passage montre la préférence de Suyin pour l'Eglise catholique, alors qu'elle poursuit de ses sarcasmes les autres « chrétiens », surtout quand ils font preuve de puritanisme.

Mais sa foi est loin d'être à l'abri de la tourmente que soulève en elle-même la fureur de vivre. Comme saint Paul elle peut dire: *Je suis un être de chair vendu au pouvoir du péché* (Rom 7, 14). Mais elle n'ajoute pas: *Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort? Grâce soient à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur!* (Ibid. v. 24). Elle entre nettement en conflit avec l'idéal chrétien et elle en est consciente. Pour elle il n'y a qu'une voie d'accès à l'épanouissement personnel: l'amour passion, même coupable. « *Cela c'était solide, réel, éclatant, c'était le monde de la substance auquel le*

monde des mots ajoute ses interprétations, ses déformations, et ses émotions conditionnées » (*La Montagne est jeune*, p. 300). Après cette profession de foi, il n'est pas surprenant d'entendre: « *Je ne possède pas une âme chrétienne. Je suis moi-même c'est tout, et je n'ai pas besoin de religion* ». (*Multiple Splendeur*, p. 74) Cette loi de l'amour, dont elle fait, en réalité, sa religion, c'est la loi des êtres qui transcende toute prescription religieuse; et le Dieu de Suyin ressemble étrangement à quelque Bouddha asiatique complaisant et contradictoire: *Dieu a sa façon de faire de nos vertus le soubassement du mal qu'il est notre destin de commettre... Dieu est plus sage et plus pitoyable que Ses créatures. Le bien et le mal sont dans ses mains, égaux sous son regard, utiles à ses desseins.* » C'est la caricature de la doctrine paulinienne du Dieu bon, infiniment ennemi du mal, et qui ne permet le mal que pour un bien supérieur. C'est aussi la voie libre à cette réaction malsaine contre les frayeurs religieuses de certains milieux chrétiens d'autrefois: la présomption. C'est le retour au vieux paganisme qui faisait de la divinité la complice de nos faiblesses.

En conclusion

Ecrivain de talent, précieuse interprète du Tiers-Monde, Han Suyin est en plein désarroi sur le plan spirituel. « *A la recherche d'elle-même* » présente-t-elle Anne, l'héroïne de *La Montagne est jeune*, Anne, la version occidentale de Han. Et de fait sa foi chancelle parce que la base psychologique est loin d'être solide. Son dernier roman est à ce point de vue très révélateur. Le texte est farci de descriptions et de références sexuelles. A un point qui dépasse de loin les bornes du bon goût et atteint à l'obsession et à l'exhibitionnisme. De la part d'une personnalité aussi forte et aussi cultivée, cela ne laisse pas d'être inquiétant. *La Montagne est jeune* marque donc, à ce point de vue, une nette régression sur *Multiple Splendeur*.

Mais tant qu'il y a recherche et soif de lumière, il y a espoir. Et dans le monde où vit cette Asiate, à peine effeuré par le Message évangélique, si barriolé dans ses croyances, d'un synchrétisme si corrosif, Han Suyin représente cette génération chrétienne privée des appuis normaux de sa foi, que ce soit dans l'Asie communiste ou dans cette Asie affranchie de l'Occident, fief millénaire de l'hindouisme et du bouddhisme, tourmentée par la fièvre antioccidentale. Avec sa génération, Han Suyin est à la croisée des chemins. Son œuvre en est le témoignage pathétique.

N.B. Voici la cote des ouvrages de Mme Suyin:

- Destination Tchoungking*: pour adultes.
- Et la pluie pour ma soif*: appelle des réserves.
- Multiple splendeur*: appelle des réserves.
- La Montagne est jeune*: mauvais.

Collection

Les Maîtres de la spiritualité

publiée sous la direction des Carmes de Nicolet

Volumes reliés, titrés or. Couverture vinyle
\$2.00 chacun (par la poste \$2.10)

Louis Lallemand, s.j.

La doctrine spirituelle

Edition revue et préparée par le R.P. Guy-M. Bertrand, c.s.c.

« Le livre de chevet par excellence du chrétien soucieux de puiser dans la contemplation la force d'agir ».

384p. édition complète. Couv. noire, verte ou bleue.

Laurent Scupoli, c.c.r.

Le combat spirituel

« A lui seul, il suffit pour éclairer toutes les âmes sur la voie de la vraie piété, de la vraie sainteté. » (*Saint François de Sales*)

314p. Préf. de A. Riche, p.s.s. Couv. noire, verte ou rouge.

Imitation de Jésus-Christ

Traduction et préface de F. de Lamennais, avec réflexions à la fin de chaque chapitre.

383p. Couv. verte, rouge, noire ou bleue.

Sainte Thérèse d'Avila

Le chemin de la perfection

Traduit de l'espagnol par les Carmélites du premier monastère de Paris. Préf. du R.P. Dominique de Saint-Joseph, o.c.d.

268p. Couv. rouge, brune, verte ou noire.

Saint François de Sales

Introduction à la vie dévote

« Un traité pratique, destiné à nous montrer que la religion peut et doit imprégner tous les actes de notre vie ».

324p. Couv. noire, rouge, verte ou bleue.

Bossuet

Méditations sur l'Évangile

« Peut-être Bossuet n'a-t-il rien écrit qui soit au-dessus des Méditations ». (*Brunetière*)

2 tomes. 1054p. Couv. noire, verte ou rouge.

\$4.00 (par la poste \$4.15)

Aux éditions FIDES

qu'on a négligé les quelque trente autres bio-bibliographies d'écrivains canadiens que notre revue a publiées ces dernières années. Mais, c'est là un détail. Et cela n'empêchera pas ce livre d'être recherché et justement apprécié par les travailleurs intellectuels.

R. L.

Littérature

BAILLARGEON (S.), c.ss.r.

LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE. Deuxième édition revue. Préface de M. le chanoine Lionel Groulx. Montréal, Fides [1960]. 525p. ill. (h.-t.) 24cm. Relié. \$6.00 (frais de port en plus).

Pour tous

Le manuel de *Littérature canadienne-française* du Père Baillargeon, paru en 1957, s'est épuisé très rapidement. Cette édition nouvelle apporte de notables modifications: on a ajouté quelques auteurs (v.g. Victor Barbeau, Michelle Lenormand, Marie Lefranc; d'autres sont l'objet d'études plus élaborées (v.g. Marcel Dubé); le texte est corrigé d'un bon nombre des expressions fautives qui dépareraient la première édition; il est en outre enrichi de magnifiques photos. Ce nouveau manuel réussira-t-il à rallier tous les suffrages? Quoi qu'il en soit, faute d'un manuel parfait, celui-ci peut certes rendre de grands services dans l'enseignement.

R. L.

MARTIN (Claire)

DOUX-AMER. Roman. Montréal, Le Cercle du Livre de France [1960]. 192p. 20.5cm.

Mauvais

Après s'être révélée une conteuse fort experte dans *Avec ou sans amour*, Claire Martin s'affirme une romancière de talent avec *Doux-*

amer. On la savait à l'aise dans les contes brefs et étincelants, on lui découvre ici du souffle pour les oeuvres de plus longue haleine. Le secret de nouer et de dénouer prestement une intrigue, un sens psychologique subtil et aigu, un style nerveux, souple et dépouillé de tout inutile fatras, elle a tous ces dons qui sont d'excellents atouts dans le jeu d'un romancier. Mais tout cela est mis au service d'un conception totalement païenne de la vie.

Doux-amer raconte l'irruption, dans la vie d'une femme d'âge mûr, d'un amour passionné qui l'arrache à une liaison longue de douze ans, pour la faire vivre dans une exaltation des sens qui l'avilit dans l'exacte mesure où elle la comble. Cette flambée des sens s'éteindra comme elle est venue et Gabrielle retournera à l'amant d'autrefois, comme à un hâvre de paix, plutôt triste mais sûr.

Les caprices de l'amour, la force impérieuse avec laquelle il balaye sur son passage honneur et affection, ses enivrements, sa caducité et sa tristesse aussi. Voilà ce que nous dit Claire Martin. Mais elle ajoute qu'il faut jouir au maximum de l'amour qui passe, précisément parce qu'il passe, peu importe le prix dont il faut payer la rançon du plaisir. De la fécondité de l'amour, de sa valeur et de son rôle dans le fondement d'une famille, il n'est point question. Claire Martin semble ignorer ou mépriser la famille, et c'est l'amour souverain du couple qu'elle célèbre.

Il se peut fort bien que cet ouvrage remporte les honneurs du Prix Fémina pour lequel Claire Martin a posé sa candidature. Du point de vue littéraire, il a ce qu'il faut pour cela. Le point de vue moral, on le sait, n'embarrasse guère ces dames dont quelques-unes, on le sait aussi, ont flirté un peu naguère avec l'ignoble roman de Christiane Rochefort, *Le repos du guerrier*. Si notre compatriote remportait ce trophée, ce ne serait guère à l'honneur des lettres canadiennes.

R. L.

LEBLANC (Madeleine)

OMBRE ET LUMIERE. Hull, Editions de Brume [1960]. 63p. photo. 19.5cm. \$1.00 (frais de port en plus)

Pour adultes

Depuis toujours, les poètes s'attachent à scruter les deux visages de la vie: ses reflets d'ombre et ses rayons de lumière. Mais, pour quelques-uns qu'inspirent ses clartés, combien se noient dans les ténèbres de ses douleurs!

Il n'est pas difficile de saisir à laquelle de ces deux Ecoles s'inscrit Mlle Leblanc. Sans doute, au bas de certaines pièces, elle met en exergue des sentences comme celles-ci: « La croix la plus légère est celle qu'on accepte de porter avec amour » (p. 33), « On gâte tous les petits bonheurs de la vie à en attendre un trop grand » (p. 41), « Ne serait-ce que pour les beautés de la nature, la vie vaudrait la peine d'être vécue » (p. 40).

Mais ailleurs elle écrit: « On croit vivre et l'on meurt un peu plus chaque jour » (p. 47). Et voilà qui devient le thème de presque tout le mince volume: les déceptions, les déboires, les souffrances font presque oublier à l'auteur ces déclarations optimistes. C'est alors le pessimisme qui inspire sa plume et lui fait émettre le vœu, si peu chrétien dans son expression du moins, de

*Connaître enfin ce sommeil libérateur
Ce repos éternel de nos âmes
Délivrées de leurs tombeaux charnels* (p. 47).

Car ce n'est pas le sourire qu'elle chante (pp. 27 et 29) qui assurera l'éternité de ce repos.

Devant cette poésie dite d'avant-garde, dédaigneuse de la rime et du rythme, de la césure et de la mesure, on est tenté de reprendre la sage remarque de la judicieuse Mme Grégoire-Coupal: « Vous protestez contre l'absurdité de la vie. Mais c'est nous qui sommes absurdes! Pourquoi lui prêter nos bobos? »

Emile CHARTIER, p.d.

Littérature étrangère

Religion

BARON (Roger)

REGARDS CATHOLIQUES SUR L'INDE. [Tournai] Desclée & Cie [1959]. 67p. 18cm. (Coll. *Le monde et la foi*) \$1.00 (frais de port en plus)

Pour tous

On ne voit pas trop l'utilité de cette petite brochure, qui reprend des pages déjà vieilles de la *France catholique*, sinon qu'elle attire l'attention, une fois de plus, sur l'expérience de deux grands missionnaires contemporains: l'abbé Jules Monchanin et Dom H. Le Saux.

L'A. présente aux lecteurs de langue française un livre des deux ermites paru à Tiruchirapalli en 1951, *An Indian Benedictine Ashram* et repris en 1956 chez Casterman sous le titre de *Ermîtes du Saccidânanda*. On sait que le Père Monchanin est décédé depuis, soit le 10 octobre 1958.

Regards catholiques sur l'Inde s'adresse donc aux lecteurs désireux de s'initier rapidement à la pensée des deux *sannyasis* en même temps qu'au contexte dans lequel s'est déroulée leur expérience: le milieu hindou de l'Inde nouvelle.

J.-M. L.

HOLGERSEN (Alma)

LE CHANT DE LA SALETTE. Traduit par l'abbé René Virrion. Mulhouse, Salvator, 1960. 234p. 19cm. \$2.40 (frais de port en plus).

Pour tous

Dans le dernier volume paru de son *Histoire de l'Eglise*, Daniel-Rops signale, comme une bénédiction pour la France, le choix que la Vierge Marie a fait d'elle pour

livrer au monde ses messages. Il met le doigt, à ce propos, sur « trois points du ciel », trois apparitions mariales: celle de la rue du Bac à Paris, alors que Catherine Labouré fut gratifiée de la Médaille miraculeuse; celle de La Salette, en 1846, à Mélanie et Maximin; celles de Lourdes, en 1854, à Bernadette Soubirous. C'est à la seconde de ces manifestations surnaturelles que Mlle Holgersen consacre son livre.

Il est fait d'abord de descriptions du site, dont le moins qu'on puisse dire, c'est que quelques-unes sont inutiles et donc encombrantes (v.g. pp. 80-83 et 131-132). Pour représenter l'âpreté du paysage, était-il vraiment besoin de s'y reprendre tant de fois? Ne suffisait-il pas de peindre, une fois pour toutes, le véritable coupe-gorge, dit Le Collet, qui sépare du rugueux Plateau la masse menaçante de l'Obiou? Et pourquoi tant revenir sur ces hameaux délabrés que sont les Ablandins, Dorcières, Saint-Julien, etc?

Les personnages qui évoluent dans ce cadre désolé ont le caractère que leur prêtent tous les historiens de La Salette. La « Belle Dame » pose, parle et agit ici, comme elle le fait chez chacun d'eux. Mélanie y étale son même tempérament obtus, buté; Maximin s'y révèle le gamin ricaneur, gouailleur, qu'on retrouve chez tous; comme partout, les deux s'accordent sur tous les détails de leur « secret » et témoignent de la même obstination à ne le livrer à personne, sinon au Pape. Le portrait de l'abbé Dupanloup et les hésitations du curé d'Ars avant son ralliement sont conformes à la tradition; mais pourquoi, à propos du premier, écrire ces phrases absolument antinaturelles: « L'abbé s'effondra comme aspiré par le sol mou. Il entendit la montagne jubiler et devint immatériel comme l'allégresse qui l'enveloppait » (p. 123-124)? On s'étonne seulement que Louis Veuillot, le champion de La Salette, ne soit même pas mentionné. Quant au curé

d'Ars, une lettre de lui, qui ouvre le chapitre 25 et n'a aucun rapport avec lui, devrait conclure le chapitre 24.

L'ouvrage devient plus personnel dès lors que Mlle Holgersen entreprend de peindre la piété mariale qui se manifeste sur ces hauteurs d'aspect sinistre. On s'émeut à voir ces pèlerins de toute provenance s'écrouler bras et jambes en escaladant à pied les pentes rocailleuses; à entendre les deux voyants, si revêches quand il ne s'agit pas de leur message, le populariser avec tant d'amour; à suivre la pieuse enquête de Marie des Brulais ou de l'abbé Dupanloup; à contempler ces fiers-à-bras qui grimpent sur la sainte montagne en portant sur leurs épaules, en un palanquin de Fortune, le nonagénaire Mgr de Bruillard. Aussi n'est-on pas surpris que la « Belle Dame » réponde à tant de ferveur par tant de miracles (pp. 66, 97, 147, 148, 181-187, 198 et 215).

Ce *Chant de La Salette* s'apparenterait assez au *Chant de Bernadette*, de Franz Werfel, n'était le rappel constant des mêmes fleurs et des mêmes couleurs, des mêmes nuages, des mêmes prairies et des mêmes massifs. Il faut aussi s'habituer à des comparaisons et métaphores tirées on ne sait d'où et illustrant on ne sait quoi: « L'Obiou, le soleil dans le dos, ressemblait à un mur d'azur percé par une langue de glacier » (p. 137) — « Le ciel ne ressemblait même pas au ciel, car il semblait retrancher le monde de l'éternité » (p. 191). On peut enfin regretter des titres trop peu significatifs: chapitre 23, *Nunc dimittis* pour « Mgr de Bruillard », chapitre 24, *Heure de lumière* pour « Ralliement du curé d'Ars »; d'autres incomplets: chapitre 25, *Maximin* (à Paris et) à Rome.

Bien qu'il nous conduise à la mort de Mélanie en Italie, à 73 ans (p. 227) et à celle de Maximin à La Salette même, à 71 ans (p. 234), ce récit en fait ne décrit que les

premières années du pèlerinage, de 1846 à 1858. Dans ces limites, il fournit, de ce haut lieu de la piété mariale en France, une connaissance suffisante.

Emile CHARTIER, p.d.

Beaux-arts

CAMPODONICO (Luis)

FALLA. [Paris] Editions du Seuil. 188p. ill. 18cm. (Coll. *Solfèges*) \$1.60 (frais de port en plus)

Pour tous

En 1876, à Cadix, naît Manuel de Falla. A la maison on aime la bonne musique; sa mère est même une pianiste amateur. Ce n'est toutefois qu'à l'âge de 8 ans que Manuel touchera un piano. La mère décéla vite chez son enfant de grandes dispositions et, après lui avoir donné les rudiments du piano, elle le confia à un maître. A ce moment-là, en Espagne, la mode était aux « zarzuelas », petits drames au caractère léger. C'est dans ce genre que Falla s'exerce à la composition.

Cependant s'agitent à Madrid de grandes questions: doit-il y avoir un opéra espagnol? et comment doit-il être? L'opinion semble unanime, tant qu'il n'y aura pas d'opéra espagnol, le pays ne rejoindra pas le niveau européen. Alors en 1905, l'Académie Royale des Beaux-Arts de San-Fernando met en concours la réalisation d'un opéra en un acte. Falla emporte le prix avec *La Vie brève*. Oeuvre-clé de l'évolution de Falla. L'A. en fait une analyse assez détaillée, y décelant des influences étrangères, soit de l'Italie avec Puccini, soit de l'Allemagne avec Wagner, soit de la France avec les impressionnistes, mais influences assimilées et fondues en un tout original, voire génial. Toutefois *La Vie brève* n'est pas seulement la réponse de Falla à un problème; elle est le point de départ de son œuvre définitive.

Le contact avec les maîtres français lui manque. Aussi se rend-il à Paris, en 1907. Là il trouve deux foyers musicaux de tendances différentes: « à la culture wagnérienne de Vincent d'Indy et du romantisme savant de la Scola Cantorum s'opposent les grands créateurs de l'époque, Debussy, Roussel, Dukas, Fauré » (p. 47). C'est vers ces novateurs que Falla se sent attiré et c'est à eux qu'il restera attaché durant sept ans. Il travaille dans leur ombre perfectionnant surtout son écriture. Pendant cet intervalle, il n'a produit que trois œuvres importantes. « Dans l'une (*Quatre pièces*), il assimile surtout la technique d'Albéniz; dans l'autre (*Trois mélodies*), presque rien que de l'impressionnisme; dans la dernière (*Les Chansons*), il est seul et tout entier pour la première fois. » (P. 111) Puis il réussit, en 1914, à faire jouer *La Vie brève*, qu'il n'avait pas encore vue à la scène. Ce fut un triomphe plus grand que celui qu'il escomptait.

La guerre est arrivée. Falla retourne à Madrid en possession de tous ses moyens et ce sera l'époque de la floraison: *l'Amour sorcier* (1915), *Nuit dans les jardins d'Espagne* (1916), *le Tricorne* (1917), *le Rétable* (1922), *le Concerto pour plusieurs instruments* (1926), *le Sonnet à Cordoue* (1927). Puis il entreprend une cantate, *l'Atlantide*, sur laquelle il travaillera dix-neuf ans sans réussir à la terminer, car à partir de 1930 la maladie le harcèle de plus en plus. En 1939, il part pour Buenos-Aires, où il mourra en 1946, dans le plus grand dénuement.

Dans l'analyse des œuvres, l'A. s'attache à montrer que Falla est non seulement le plus grand musicien espagnol, mais qu'il a sa place dans l'histoire de la musique contemporaine. Les chapitres consacrés à son esthétique et au folklore comme apport artistique offrent un réel intérêt. Le livre se termine par un tableau chronologique, une discographie critique de Falla, ainsi que par un catalogue de toutes ses œuvres.

R. BESSETTE

ROCHE (Maurice)

MONTEVERDI. [Paris] Editions du Seuil [1960]. 177p. ill. 18cm. (Coll. *Solfèges*) \$1.45 (frais de port en plus)

Pour tous

Claudio Monteverdi, qui vit le jour à Crémone en 1567, est de la lignée des grands humanistes, comme ses contemporains, Camoëns, Le Tasse, Rubens, Schütz, Malherbe... Encore jeune, sans être un enfant prodige, il manifeste des dons peu communs pour la musique. Il apprend l'orgue et le violon, il cultive sa voix, il travaille les techniques de l'écriture, celle du contrepoint en particulier. Parallèlement à ses études musicales, il reçoit « une instruction solide qui devait lui permettre d'acquérir plus tard une culture assez exceptionnelle » (p. 6).

Il embrasse la profession musicale. D'abord il s'engage au service du duc de Mantoue, Vincent de Gonzague. Puis à la mort de ce dernier, en 1612, il devient le maître de chapelle de l'église Saint-Marc à Venise, où il devait passer les années les plus fécondes de sa vie. C'est toutefois seulement à partir de 1620 qu'il connaîtra la gloire. L'A. nous montre l'artiste en quête de la gloire, à travers les contradictions des musiciens alors écoutés, mais aujourd'hui ignorés, et à travers les difficultés pécuniaires et

Rappel

Jean-Paul Pinsonneault

Le mauvais pain

Une étude psychologique très poussée: "L'auteur a su créer un univers à la fois aride et humain dont les personnages vivent et nous émeuvent".

113p. 21cm. Couv. ill.
Coll. **La gerbe d'or**
\$2.00 (par la poste \$2.10)

Une édition FIDES

familiales; puis il nous le montre en possession de la gloire, écouté et recherché, bien que quelques adversaires n'aient pas encore désarmé.

Le madrigal était à la mode en Italie. Monteverdi se lance dans ce genre qu'il rénove, ou mieux auquel il donne une forme définitive: c'en était assez pour devenir la cible des traditionalistes. Il publie huit Livres de Madrigaux et un 9e paraîtra après sa mort. Le huitième Livre marque un aboutissement. La préface même peut être considérée comme sa « Poétique musicale ». Outre ses madrigaux, Monteverdi compose des opéras célèbres, entre autres: *Orfeo* (1607), *Arianna* (1608) et *Le Couronnement de Poppée* (1642), sur lesquelles l'A. se penche dans une analyse profonde, sans oublier des pièces de musique religieuse, dont la plus importante est la *Missa da Capella*.

Il faut savoir gré à l'A. d'avoir ajouté à la fin de son ouvrage une discographie de Monteverdi, une chronologie comparée, une bibliographie et une iconographie.

R. BESSETTE

Littérature

ABRAHAM (Peter)

ROUGE EST LE SANG DES NOIRS. Roman. Traduit de l'anglais par Denise Shaw-Mantoux. [Tournai] Casterman, 1960. 226p. 20cm. (Coll. *L'Eolienne*).

Dangereux

Le sang des noirs est rouge comme le nôtre. L'âme des noirs peut souffrir, elle a soif de bonheur, elle réagit aux insultes et à l'injustice comme la nôtre. L'auteur veut-il abattre des préjugés? Sans doute, mais sans tomber dans les excès du roman à thèse. Son œuvre nous apparaît comme le reflet d'une situation historique bien déterminée. Pas de diatribes, pas de ressentiment appuyé mais plutôt le ton de la plainte qui allie à la

tristesse de la misère un désir profond de joie et de compréhension. Ce récit nous arrive d'Afrique comme un chant nostalgique pleurant les égarements d'une civilisation inhumaine.

Tous ces personnages noirs sont des êtres misérables, diminués. Ils trempent dans la saleté, la brutalité, l'ignorance. Tous n'ont pas conscience de leur déchéance car elle est devenue chez certains comme une seconde nature. Elle est supportable car malgré les apparences, ces cœurs rugueux sont ouverts à la charité. Et c'est pourquoi ces humiliés ne sont pas des révoltés. Ils n'appellent pas la vengeance ni la ruine de ceux qui les réduisent à un tel asservissement. Ils revendiquent seulement leur droit d'être des hommes, à côté des autres, de quelque couleur qu'ils soient. Ils savent que pour en arriver là, il faudra consentir à bien des sacrifices et ils le font généreusement, héroïquement même.

C'est cette densité humaine du roman qui en constitue l'intérêt principal pour le lecteur occidental. Le récit est cependant bien conduit et la psychologie des personnages est d'une grande finesse. Cette Eliza que Xuma aime est comme le symbole de l'Afrique malheureuse qui souffre de l'injustice des blancs mais ne saurait échapper au prestige de leur civilisation. Quant à Xuma, c'est le jeune homme intelligent mais fruste, enraciné dans l'Afrique séculaire et s'ouvrant peu à peu aux problèmes du présent. Sa force morale lui permet d'affronter les difficultés de son peuple et nous laisse espérer un avenir plus favorable pour le grand continent noir.

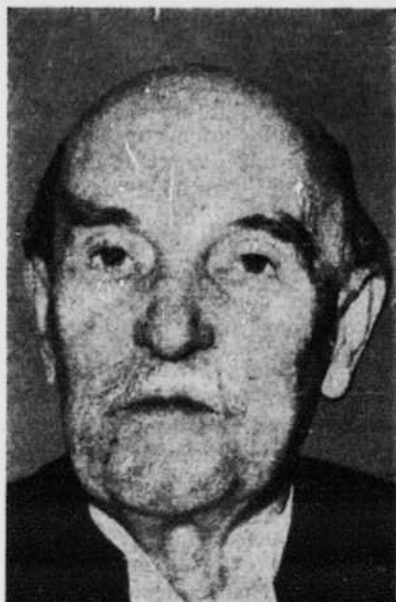
Paul-Emile ROY

BORDEAUX (Henry)

REFLETS DE LA MONTAGNE. Paris, Plon [1960]. 246p. 18.5cm.

Pour tous

Ce n'est pas sans raison que



Henry BORDEAUX

Montaigne (*Essais*, L. 2) insistait pour qu'on prononçât son nom *Montagne*. Avec plus de raison encore que, comme pour célébrer le centenaire de l'année où son pays de Savoie fut rattaché à la France, à 90 ans le maître Henry Bordeaux publie ce qui pourrait s'intituler aussi bien *Le Poème de la montagne*.

Il ne s'agit pas là seulement des Alpes savoyardes, mais de toutes les régions montagneuses. Car, pour M. Bordeaux, toute montagne est un symbole: celui de ces « ascensions » que le Seigneur dispose au cœur de l'homme, celui de la beauté, de l'élévation de l'âme, celui du recueillement et de la prière, donc du silence. Et cela va jusqu'à cette dernière escalade qui lui dicte cette strophe pieuse:

*Pourtant, une suprême ascension
me reste:
Sera-ce pour ce soir? sera-ce pour
demain?
Mais, quand j'aborderai cette cime
céleste,
Seigneur, soyez mon guide et pre-
nez-moi la main.*

Toutes les formes s'avoisinent dans ce recueil: contes réels ou fantastiques, légendes, histoires et historiettes, descriptions, drames, poèmes, chansons. Cette variété du ton n'exclut pourtant pas l'unité: tous

ces récits sont liés par un fil unique, par l'idée de la montagne, par son prestige et ses incantations.

La faune s'y promène en liberté, mais ne présente aucun spectacle plus attrayant que celui du chamois, cette « antilope des hauteurs ». La flore, déjà si répandue dans *Les Roquevillard*, étale ici toute la splendeur de ses nuances et de ses couleurs, assez envoûtantes pour avoir occasionné la mort d'un botaniste (*Flore des Alpes*).

Un chapitre surtout sollicitera les amis de l'antiquité. C'est celui (Lovitel, III) où M. Bordeaux, appuyé sur la traduction d'un dialogue de Lucien, montre que les confidences entre bergers et bergères n'ont changé, depuis le temps du satirique au moins (IIe siècle), ni de thème ni de ton ni d'allure.

D'autres seront attirés davantage par Adèle Kamm, cette « fée de la montagne » (p. 179-186). Quelle bête âme que celle de cette condamnée, qui sème la joie partout autour d'elle, à force d'aimer et les arbres et son mal incurable !

Quelle que soit l'histoire que l'on préfère dans ce florilège, on en tirera toujours une leçon pratique sur le devoir de s'élever moralement, la seule d'ailleurs que puisse donner la montagne par son élévation physique. Elle conduira peut-être à la prière qu'elle est (p. 29-36): « antichambre de Dieu, on entend Dieu, on entend Dieu qui parle à travers la cloison, la cloison du monde créé » (p. 36).

Emile CHARTIER, p.d.

DUHAMEL (G.)

QUERELLES DE FAMILLE. Paris, Mercure de France, 1959. 1 200p. 18.5cm. \$2.40 (frais de port en plus)

Pour adultes

S'il consent seulement à réfléchir un peu, l'homme, adorateur de la technique, trouvera dans ce livre de salutaires réflexions. Voici un humaniste, témoin du spirituel, qui, à

l'exemple de Diogène, cherche encore un homme parmi les foules mécanisées.

On ne saurait refuser à G. Duhamel la justesse de ses observations, la douce mélancolie qui les accompagne et la sagesse de ses suggestions. Il aide l'homme de la technique à démasquer ses ennemis: le bruit qui trouble le silence créateur, la vitesse qui excite, les nouveautés qui ennui, les machines qui envahissent les sanctuaires de la foi, les automatiques qui font gagner des minutes et perdre des heures, le goût du changement qui empêche la rencontre intérieure avec soi-même, la fatigue, l'ennui de l'homme qui confie l'effort à la technique. Nous connaissons déjà toutes ces maladies de l'homme qui ont germé avec l'avènement de notre civilisation technique. Il est bon qu'une plume célèbre nous les rappelle pourvu que la beauté du style coulée dans une langue impeccable ne nous en cache pas la tragique réalité. L'auteur est en bonne compagnie, d'ailleurs. Ses réflexions rejoignent celles des grands savants aussi bien que des philosophes. Carrel, Einstein, Maritain, G. Marcel, pour n'en citer que quelques-uns. Tous ceux qui se préoccupent du sort de l'homme actuel trouveront donc profit à la lecture de cet ouvrage bien que certaines pages essaient de ressusciter un monde qui n'existe plus. C'est au-delà de ce monde, si bien décrit dans le film *Tati Mon oncle*, qu'il nous faut maintenant chercher un nouveau visage de l'homme où le spirituel s'alliera étroitement à la technique.

Yvon LAFRANCE

1. Cette édition est une réimpression de l'ouvrage paru en 1932.

NISIN (Arthur)

LA LITTÉRATURE ET LE LECTEUR. Préface de Pierre de Boisdeffre. Paris, Editions Universitaires. 181p. 19cm.

Pour tous, mais spécialisé

Il n'est pas toujours facile d'abor-

der le problème de la critique littéraire. Avant de se demander ce qu'est la littérature, il faut, selon Charles du Bos, se demander ce qu'est la vie. A laquelle question il répond par ce mot de Keats: « La vie, c'est la vallée où se façonnent les âmes. »¹ Et là-dessus Du Bos n'hésite pas à affirmer que la littérature est le lieu de rencontre de deux âmes.²

C'est ce thème majeur qui est repris et développé par Arthur Nisin. Selon lui, tout livre, tout poème exige un *lecteur* et un *lecteur* qui sache lire. N'est-ce pas aussi une pensée « valéryenne » ?

Après avoir expliqué quel est notre rapport avec l'œuvre, Nisin en arrive à se poser la question de l'œuvre vue par l'histoire. Il refuse carrément à cette dernière le droit de juger car « rien ne dispense — aucune analyse, aucun renseignement — du contact direct avec l'œuvre, de la perception et du jugement personnels » (p. 43). Comment se feront donc les contacts entre l'œuvre et le lecteur ? Par la médiation du langage, moyen de

Rappel

Eugène Nadeau, o.m.i.

Un homme sortit ! pour semer

La carrière épique du pionnier du Témiscamingue: le Frère Joseph Moffet, o.m.i.

Lettre-préf. de Georges Simard, o.m.i.
195p. 20cm. III.

\$1.50 (par la poste \$1.60)

La perle au fond du gouffre

Zam-Zam et barbelés

Coll. *Alouette*. Format de poche. Couv. ill. en 4 coul. 288p.

\$1.00 (par la poste \$1.05)

Aux éditions FIDES

communication qui rend une œuvre possible. Mais l'œuvre n'est pas seulement communication ? elle est aussi une structure. Et ainsi, construite avec les matériaux du langage, elle peut être susceptible de plus d'un emploi. Un poème, par exemple, peut faire l'objet de plusieurs lectures: lecture prosaïque, lecture valorisante, lecture critique. Seule cette dernière lecture permettra d'admirer une œuvre et de passer de l'émotion au jugement. Pour prouver ce qu'il avance, Arthur Nisin consacre tout le chapitre V aux structures de la poésie et le chapitre VI à l'étude de *Une saison en enfer* de Rimbaud.

On ne peut rester indifférent devant un ouvrage comme celui d'Arthur Nisin. Il semble bien qu'on soit en présence d'une nouvelle façon d'aborder les œuvres littéraires et que l'auteur réponde à des questions restées sans solution depuis des années. Pour s'en rendre compte, il faut parcourir cet exposé avec toute la conscience dont est capable un lecteur sérieux et désireux de s'instruire. On ne saurait trop recommander cet ouvrage.

1. Charles du Bos, *Qu'est-ce que la littérature?* Plon, Paris. P. 6.
2. Id. p. 20.

Jacques SIMARD

Rappel

Camille Lessard, ptre

Le pèlerinage de la grande misère

Souvenirs vécus
1940-1944

Le témoignage d'un homme qui a vécu un des aspects les plus inhumains de la guerre: la captivité.

8e mille. 261p. 20.5cm.
\$2.00 (par la poste \$2.10)

Une édition FIDES

Géographie

GERLACHE DE GOMERY
(Gaston de)

RETOUR DANS L'ANTARCTIQUE. Récit de l'expédition bergée 1957-1958 [Tournai]. Casterman, 1960. 281p. (h.t.) 21cm. \$3.85 (frais de port en plus)

Pour tous

Durant l'Année Géophysique Internationale 1957-1958, un effort spécial fut demandé aux nations relativement à l'observation de l'Antarctique. Dix pays répondirent à l'appel. La Belgique allait-elle se joindre à eux? Déjà elle avait fourni au monde une importante contribution à la connaissance de l'Antarctique: en 1958, des Belges avaient été les premiers à oser y affronter les rigueurs d'un hivernage.

L'auteur du présent ouvrage se trouve être justement le fils du baron Adrien de Gerlache de Gomery, chef de l'expédition de 1897-1899. Suivant les traces de son père, il décida de faire des démarches pour que la Belgique, dans son propre intérêt et celui de la science, participe elle aussi à cette exploration du Pôle Sud. Fort de l'appui du Roi, il put enfin convaincre le gouvernement de lui voter un subside.

Et c'est ainsi qu'il faut amené à diriger ce fameux voyage d'exploration antarctique qui devait durer presque un an et demi. Les préparatifs, qui sont d'une importance capitale dans une expédition de ce genre, furent faits avec minutie. On s'équipa des instruments les plus modernes, essayant de prévoir toutes les éventualités. Le Commandant de Gerlache nous fait le récit détaillé de l'expédition qui s'avéra un succès complet. Qu'on ne s'attende pas cependant à des émotions fortes à la lecture de ce ouvrage: il s'agit certes d'une grande aventure mais où tout est tellement calculé, prévu, raconté avec calme, qu'il nous semble que le danger n'existe pas pour nos explorateurs. Pourtant, en deux circonstances péril-

leuses, ils devront demander de l'aide à des puissances étrangères: la Russie et les Etats-Unis.

Continent désertique à l'aspect tantôt désolé, tantôt féérique, l'Antarctique est bien peu connu. Rares sont les écrits pouvant nous renseigner sur cette contrée lointaine. L'œuvre du Commandant de Gerlache est donc opportune: c'est un document considérable, bourré de détails scientifiques, agrémenté d'intéressantes photographies hors-texte. L'ouvrage aurait cependant plu davantage aux jeunes et au grand public s'il avait été allégé d'une multitude de détails techniques qui en rendent la lecture assez ardue.

C. MARTIN-POTVIN

Biographie

CHARBONNIERES (Louis de)

SAINT-ARNAUD MARECHAL DE FRANCE. Une grande figure. Préface du Général Weygand. Avec le texte du sermon prononcé par le R.P. Riquet pour le centenaire du Maréchal (1954). Paris, Nouvelles Editions Latines [1960]. 190p. ill. cartes. 18.5cm.

Pour adultes

Au-dessus des généraux français qui s'illustrèrent au cours des

Rappel

René Ouvrard

Débâcle sur la Romaine

Le drame de trois êtres qui s'aiment et qui sont cependant profondément divisés; trois êtres, trois destins dont l'existence se complètent.

236p. 21.5cm.
\$2.50 (par la poste \$2.60)

Une édition FIDES

deux derniers siècles, deux figures semblent dominer, celles des maréchaux Saint-Arnaud et Lyautey; l'auteur leur consacre avec raison un parallèle expressif (p. 16-18). Cet hommage dûment rendu, l'auteur s'attache à la personnalité du premier.

En celui-ci, il étudie d'abord l'homme. Chez ce dernier, à la suite d'une jeunesse dissipée entre « l'alcool, les femmes et le jeu », deux mariages d'amour finirent par opérer l'assagissement. De même, après avoir perdu la foi, il la retrouva ardente à Hyères, au contact du chanoine Barbier (p. 140). Quand il mourut, à 56 ans, il avait mené, depuis l'âge de 33 ans, l'une des vies les plus tourmentées, mais aussi les plus pleines qui soient (1831-1854). C'est que, arrivé à ce dernier âge après trois brefs séjours dans l'armée (1815-1817, 1818-1820 et 1827), il avait décidé de s'y fixer définitivement.

Il serait un Africain, plus précisément un Algérien ! Mais, d'accord avec son maître le maréchal Bugeaud, il se jura de substituer à celle d'une conquête militaire une double idée: coloniser le pays et en civiliser les populations. Dès lors, pendant ses quatre séjours (1837-1840, 1841-1843, 1844-1848 et 1848-1851), si le soldat dut parfois répondre à la violence par la violence, faute d'un autre moyen efficace de pacification, le constructeur, miné en outre par les maladies tropicales, s'épuisa à sa besogne d'occidentalisation. Habitations salubres, routes carrossables, marchés publics, ponts et voies de transport ou de communication, cultures productives, écoles, postes de ravitaillement, rien n'échappa à sa vigilante et laborieuse activité. Il ne renonça à la lourde tâche que le jour où le ralliement de Bou Maza et l'abdication d'Adb el Kader eurent assuré à la France la possession pacifique de la contrée. Pendant tout ce temps, il avait appliqué la doctrine qu'il exprimait un jour ainsi: « J'aime mon pays et je le sers, comme un homme loyal qui n'aura jamais la pensée d'une trahison contre le gouvernement de fait qu'il servira » (p. 109). Et il y avait observé l'attitude définie plus tard en trois mots: « La mort dans le

cœur, le sourire aux lèvres, le calme sur le front » (p. 159).

S'il quitta alors l'Afrique, c'est qu'une fonction plus haute l'appela à Paris: celle de ministre de la guerre. Le président de la 2e république, Louis-Napoléon, rêvait, comme toute la France d'ailleurs, de stabilité impériale; il préparait le coup d'Etat du 2 décembre 1852. Après certaine hésitation, gagné par l'amitié que lui témoignait le futur empereur, Saint-Arnaud, qui avait servi les bonapartistes orléanistes par conviction familiale, se rangea aux côtés du prétendant par sympathie d'abord, par conviction politique ensuite. Et le coup d'Etat réussit par les mesures conjuguées du maréchal Saint-Arnaud et du général Magnan.

Mais alors un incident tire, de l'administration militaire, l'homme d'Etat temporaire et le relance dans l'atmosphère des camps. La guerre de Crimée s'annonçait; elle allait mettre aux prises la France, l'Angleterre et la Turquie, avec l'ours moscovite. A la demande du maréchal, l'Empereur le détacha du ministère et de sa personne pour lui confier le contingent français; mais ses associés, lord Raglan (neveu de Wellington) et Oman Pacha, eurent tôt fait de le reconnaître pour le chef de l'expédition tout entière. Et ce fut, malgré les souffrances atroces du maréchal, la victoire de l'Alma (20 septembre 1854) qui vengeait, après 40 ans, la défaite de Waterloo. Seulement, elle se payait de la mort du héros, décédé neuf jours après en évoquant le souvenir de son empereur et de sa femme. Il mourait après un triomphe dont il avait exposé la théorie dans une des lettres les plus admirables que détiennent les archives de France (p. 163).

Tel fut Saint-Arnaud, passé de la dissipation la plus insensée à la discipline la plus sévère comme de l'indifférence la plus complète à la foi la plus vive, organisateur génial, manœuvrier de la classe des Turenne, des Condé et des Napoléon (l'Alma = Austerlitz), époux et père affectueux, ami de ses soldats autant que de son empereur et de son pays. Son énergie à dompter des maux permanents fait re-

prendre à son sujet le mot de Bossuet sur « la grande âme qui animait » le prince de Condé, l'âme d'un soldat d'élite aussi attaché à l'ordre qu'à l'ennemi des révolutions.

Emile CHARTIER, p.d.



Jean GUITTON

GUITTON (Jean)

JOURNAL. Etudes et rencontres (1952-1955). Paris, Plon [1959]. 293p. 20.5cm. \$3.50 (frais de port en plus).

Pour tous

Comment parler de ce livre d'ailleurs si libre et pourtant si ordonné dans son dessin intime, dans l'attitude fondamentale de l'esprit devant tout ce qu'il aborde? C'est Guitton face à lui-même, face aux autres, face à la création, face à Dieu. Et toujours cette même préoccupation de vérité, de fidélité et de respect.

Guitton est un classique. Non pas un attardé du XVIIe siècle, mais un esprit mesuré, qui croit encore à l'aptitude de l'homme à la vérité, ce qui est si rare aujourd'hui. Un auteur qui s'efforce non pas d'accaparer la vérité mais de la servir. Un penseur chez qui l'inquiétude et l'insatisfaction n'engen-

drent pas des états morbides mais la recherche et la contemplation. Un artiste qui ne tente pas de nous éblouir par l'éclat des mots et l'incongruité des images, mais qui aiguise notre regard et le porte vers la lumière.

Il écrit aux premières pages: « Ce *Journal* choquera par un scandale difficilement pardonnable: celui de croire encore à la simplicité de l'être » (p. 3). On ne trouve pas chez Guitton ces contorsions que la plupart des auteurs contemporains s'imposent pour nous livrer leur pensée, ni le vertige de tant d'autres devant les mystères de la conscience. Il est en paix avec la création et il l'explore lucidement, sans qu'un voile de mécontentement vienne obstruer son regard.

En est-il moins profond? Loin de là. Sa profondeur est seulement plus naturelle, moins obscure, moins embrouillée. Le contact avec sa pensée opère une cure de rajeunissement et de fraîcheur. La lecture de Guitton produit un effet analogue à celui d'une promenade en pleine nature, parmi les êtres concrets qui ne sont que ce qu'ils sont, sans tapage ni déclamation.

Rappel

Adrien Thério

JULES FOURNIER journaliste de combat

L'auteur nous ramène au cœur même de cette période qui gravite autour du début du siècle.

245p. 21cm. Photos h.t.

\$2.00 (par la poste \$2.10)

Les brèves années

"Le délicieux livre d'Adrien Thério est un long chant d'adieu à la jeunesse enfuie pour toujours. (Robert Guay, C.S.Sp. *Le Droit*)

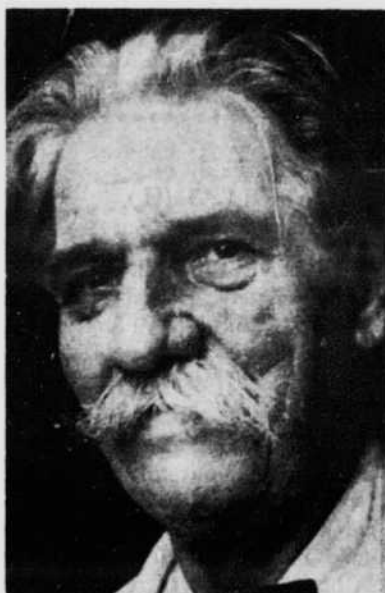
176p. 20.5cm.

\$1.25 (par la poste \$1.35)

Chez FIDES

On trouvera de tout dans ces pages si variées: des considérations sur des penseurs, l'auteur aux écoutes de son chant intérieur, des aperçus sur le cheminement de la réflexion, des récits d'expériences et de rencontres. Tout cela fait de Guitton un excellent initiateur à l'art de penser.

Paul-Emile ROY



Albert SCHWEITZER

SCHWEITZER (Albert)

MA VIE ET MA PENSEE.
Paris, Albin Michel [1960].
286p. photo. 20.5cm. \$3.40
(frais de port en plus).

Appelle des réserves

Comme l'indique le titre, ce livre nous raconte la vie et le développement de la pensée du docteur Schweitzer. On ne peut qu'admirer la vie de cet homme, consacrée pendant de longues années au service des malades en Afrique. Encore étudiant, il lui « semblait inconcevable, alors que tant de gens autour de lui luttèrent avec les soucis et la maladie, de pouvoir mener une vie heureuse » (p. 93). Pourtant, la science et l'art l'attiraient beaucoup. Il en vint à la conclusion qu'il avait le droit de vivre pour la science et l'art jusqu'à sa trentième année, après quoi

il se consacrerait à un service purement humain. Arrivé à l'âge de trente ans, il étudia la médecine et s'en alla dans la brousse pour soigner les Noirs. Il put en même temps pratiquer l'orgue et donner de temps en temps des concerts en Europe pour soutenir l'hôpital qu'il avait fondé.

Toute cette partie du livre qui raconte la vie de Schweitzer est captivante et garde une grande valeur de témoignage. On ne peut pas en dire autant des pages qui exposent la pensée du grand homme. Elles accusent un libéralisme religieux qui est assez démodé. Quant à cette philosophie fondée sur le respect de la vie, elle nous semble un peu bizarre puisqu'elle donne presque autant de considération aux animaux qu'aux hommes.

Certes l'œuvre de Schweitzer est admirable. Elle n'est pas cependant un cas d'espèce. On aimerait surtout que les raisons d'un tel dévouement soient plus profondes. Somme toute, le livre est assez décevant.

Paul-E. ROY

MES FICHES

Revue documentaire
mensuelle

En novembre 1960

Numéro spécial sur L'Oecuménisme

L'exemplaire: \$0.15

L'abonnement: \$1.50 par an

MES FICHES

25 est, rue Saint-Jacques
Montréal 1 UN. 1-9621

Littérature de jeunesse

AULNOY (Madame d')

L'OISEAU BLEU ET AUTRES CONTES. Illustrations de Françoise Estachy. Paris, Editions Bourrelie [1959]. 153p. ill. 20cm. (Coll. *L'alouette*) Relié. \$2.80 (frais de port en plus)

Pour jeunes

Cet ouvrage contient quatre contes dont voici le résumé: Avenant, un jeune page, se fait l'ambassadeur de son roi pour gagner le cœur de la « Belle aux cheveux d'or ». Pour la ramener à son Seigneur, il accomplit des exploits prodigieux.

L'amour constant de Percinet pour la princesse Gracieuse lui inspirera d'ingénieux stratagèmes pour la dérober à la vilaine Grognon.

Le roi Charmant déguisé en « Oiseau Bleu » parviendra-t-il à conquérir la jeune Florine que gardent jalousement deux marâtres.

A la naissance de Désirée, une fée la menace d'une grande infortune si elle voit le jour avant l'âge de quinze ans. Et la malheureuse court les bois changée en biche.

Ces contes promèneront les jeunes lecteurs dans un monde mer-

veilleux et loin de la réalité: palais de marbre, carrosses de diamants, etc. Mais je crois que la jeunesse actuelle préfère des récits plus vraisemblables, plus près du réel, et les récits d'aventures contemporaines la captivent davantage que ces contes fantaisistes.

C. LALANDE

D'IVOI (Paul) et
CHABRILLAT (H.)

LES CINQ SOUS DE LAVAREDE. Illustrations de François Batet. [Paris] Hachette [1959]. 252p. ill. 17cm. (Coll. *Bibliothèque verte*, no 144). Relié. \$0.90 (frais de port en plus)

Pour adolescents

Un jeune journaliste parisien, Armand Lavarède, devient l'unique héritier de la fortune de son oncle. Pour entrer en possession de cet héritage, il devra respecter une clause: faire le tour du monde en une année avec cinq sous dans sa poche. Sans hésiter, Lavarède accepte.

Pour arriver à son but, le jeune parisien fera face à de périlleux dangers et à des situations vraiment cocasses. Voyager dans un cercueil, dans une caisse ou dans un ballon aérien, peut amener des aventures plutôt dramatiques.

Gagnera-t-il son pari? Les dialogues abondants, émaillés de blagues humoristiques, faisaient meilleure figure dans le film du même nom, servis qu'ils étaient par la mimique expressive et d'une drôlerie irrésistible du héros. *Pour les plus de 15 ans.*

C. LALANDE

HUBLET (A.-M.), s.j.

LE CHEVALIER BLANC. Roman. St-Maurice, Editions St-Augustin, 1959. 183p. ill. 19.5

cm. (Coll. *Yves et Colette*, no 12). \$1.95 (frais de port en plus).

Pour jeunes

C'est l'époque des croisades où tout chevalier au cœur noble s'enrôle pour aller défendre les Lieux Saints aux mains des infidèles. Alain de Croisy, un adolescent dont le père est baron, se désole de n'avoir pu accompagner celui-ci, vu son jeune âge. Un mystérieux Chevalier blanc lui apparaît une nuit et lui confie une extraordinaire mission: il devra recruter des enfants courageux pour les conduire en Palestine. Ce sera une croisade, sans armes autres que la prière et la souffrance. Le Chevalier blanc promet à Alain qu'il sera à ses côtés dans les moments difficiles.

Comment Alain s'acquittera-t-il de cette mission étrange? Parviendra-t-il à atteindre la Palestine, objet de ses rêves? Nul doute que ce récit fantastique passionnera nos jeunes de 11 à 15 ans... Comme notre jeune héros... n'ont-ils pas rêvé eux-mêmes d'une grande aventure à la taille d'un grand idéal? C'est ce que leur présente l'auteur... mais avec une victoire qui ne s'obtient que par l'abnégation, le don de soi et la générosité du cœur.

H. LEMIRE

Réédition

J.-W. Laverdière et
Léo-G. Morin

Initiation à la géologie

« D'un sujet qu'on disait rébarbatif, les auteurs ont su faire un sujet attrayant et même passionnant. »

159p. 23cm. 176 ill. Couv. ill.
\$2.00 (par la poste \$2.10)

Une édition FIDES

Rappel

M.-A. Grégoire-Coupal

Le carillon d'espérance

« Une grande fresque mariable réalisée à l'occasion du centenaire des apparitions de Lourdes, et du vingt-cinquième anniversaire des apparitions de Beauraing et de Banneux. »

Préf. de Paul-H. Barabé, o.m.i.

216p. 21cm. 29 photos

\$2.50 (par la poste \$2.60)

Une édition FIDES

MARTIN-CHAUFFIER
(Simone)

« L'AUTRE » CHEZ LES
CORSAIRES. Illustrations de
Pierre Noël. Paris, Editions
Bourrelier [1959]. 159p. ill.
20cm. (Coll. *L'alouette*) Relié.
\$2.80 (frais de port en plus)

Pour jeunes

Lorsque le « Coëtquen » leva
l'ancre de Saint-Malo, le 4 juin
1692, à la conquête de navires
saxons, il avait à son bord deux
jeunes mousses dont l'un embar-
qua en fraude. Pour déjouer les
corsaires, ils feront leur service
tour à tour.

Le bon Dieu n'a-t-il pas créé les
jumeaux pour vivre côte à côte
sans jamais se séparer ? « On est
deux et on n'est qu'un. » C'est ce
que Alban et Alain déclarent d'une
seule voix au capitaine qui s'étonne
de leur présence parmi son équipage.
Malgré leur initiative et leur
courage, convaincront-ils le capi-
taine de naviguer sur son vaisseau ?

Les héros de cette aventure sont
adroitement campés: rudes mate-
lots, hardis soldats, fier capitaine
et ces deux jumeaux gentils et
pleins d'humour. L'anxiété de l'em-
barquement, les combats furieux
contre l'adversaire, la joie de par-
courir la grande mer font de ce
livre une histoire passionnante à
souhait. L'amour fraternel s'y ré-
vèle avec une sincérité émouvante.

Pour garçons et filles de douze
à quatorze ans.

C. LALANDE

SECHAN (Olivier)

ALLO, LUC?... ICI, MAR-
TINE. Illustrations de François
Batet. [Paris] Hachette [1959].
190p. ill. 20.5cm. (Coll. *Idéal-
Bibliothèque*, no 173). Relié.
\$2.00 (frais de port en plus)

Pour jeunes

Comment croire à l'innocence
d'un fuyard qui avoue avoir volé

une montre ? Une montre mysté-
rieuse... un secret y est caché.

Pourtant dans l'esprit de Marti-
ne, Luc n'est pas coupable. Quand
son jeune ami sera ravi par de re-
doutables bandits et amené dans
leur repaire, la « jeune détective »
mettra toute son imagination à
éclairer cette histoire louche.

Une aventure passionnante qui
plaira sûrement aux jeunes lecteurs
modernes avides de romans poli-
ciers sains et captivants. Récit fort
bien mené. *Pour garçons et filles,
de 11 à 14 ans.*

C. LALANDE

SEVERN (David)

LE CHEVAL DE JADE.
Texte français d'Alain Valière.
Illustrations de Pierre Forget.
Paris, Spes [1959]. 158p. ill.
19cm. (Coll. *Jamboree*) \$1.30
(frais de port en plus)

Pour jeunes

Alan et son ami David rayon-
naient de joie à la pensée d'assister
à des rencontres internationales de
cricket à Londres.

Le hasard les éloigne pour quel-
ques jours de ce match sportif pour
les entraîner dans une série d'aven-
tures cocasses et périlleuses dont
les vedettes sont une bande d'es-
crocs, — peut-être un peu trop
sympathiques — les bijoux d'une
étoile de cinéma et un précieux
cheval de jade.

Un récit amusant, fort bien me-
né que les jeunes garçons liront
avec intérêt. *Pour garçons, de 11
à 14 ans.*

C. LALANDE

TONI SEALER CHAMPION
OLYMPIQUE. [Bruges]. Des-
clée de Brouwer [1959]. 150p.
ill. 18.5cm. (Coll. *Belle humeur*,
no 77) Relié. \$1.75 (frais de

port en plus)

Pour jeunes

Quel adolescent n'a pas un jour
caressé le rêve de conquérir la
gloire des champions sportifs ?
Certes, tous n'atteindront pas ces
sommets; mais la lecture de ce li-
vre permettra de découvrir les hau-
tes qualités d'un authentique cham-
pion de ski.

Toni Sealer descend d'une race
saine et tenace de montagnards
tyroliens. Dès l'âge de deux ans, il
chausse de petites « planches »
rouges. Guidé par l'expérience de
son père et l'attitude à la fois com-
préhensive et sévère de sa mère, il
gravira tous les degrés des revers
et des victoires.

Toni Sealer relate pour la joie des
jeunes les nombreuses compéti-
tions auxquelles il a pris part tant
dans son pays natal que sur les
pentes vertigineuses d'Italie et de
Suisse, etc.

Ce récit captivant, d'un style
simple et dépouillé, procurera au
lecteur de bons moments de dé-
tente.

C. LALANDE

Un document capital

S.S. PIE XII

La presse et les lectures

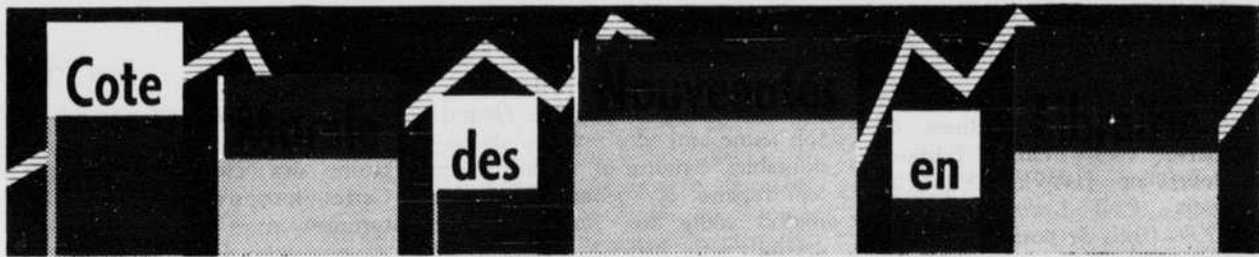
Textes publiés
sous la direction du
R.P. Paul-A. Martin, c.s.c.

«Si la vie était logique, si
le succès d'un livre était as-
suré par la célébrité de l'au-
teur et l'actualité du sujet,
voici un livre qui irait aux
nues. (Livres et Lectures)

168p. 18.5cm. Table ana-
lytique. Table chronologique.

\$1.25 (par la poste \$1.35)

Une édition FIDES



Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

ARNOTHY (C.), <i>Pique-nique en Sologne</i> M	HERLIN (H.), <i>Ernst Udet, « pilote du diable »</i> B?
ARNOUX (A.), <i>Zulma l'infidèle</i> D	KNOX (C.M.), <i>Complot contre la Terre</i> B
BERTHOLD (W.), <i>Conseil de guerre</i> B	LABORDE (J.), <i>Les cœurs vides</i> M
DANINOS (P.), <i>Un certain M. Blot</i> B	LANZA DEL VASTO, <i>Les quatre fléaux</i> B-S
DIDELOT (F.), <i>Chronique de N... l'Insolite</i> M	LARTEGUY (J.), <i>Les centurions</i> D
DOMMANGET (M.), <i>Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire</i> .. D	MAFIOLY (J.), <i>Bonne chance, matelot</i> D
DORN (D.), <i>Le parfum de la peur</i> B?	MANFREDI (D.), <i>La remorque</i> B
DUTLI-RUTISHAUSER (M.), <i>Il lui sera beaucoup pardonné</i> B	MARI (I.), <i>L'Enfer dans la ville</i> D
EXBRAYAT (C.), <i>Amour et sparadrap</i> TB	MARTIN (C.), <i>Doux-amer</i> M
GAGNON (M.), <i>Entre tes mains</i> B?	MIKES (G.), <i>Drôle d'Asie</i> B
GERARD (P.), <i>Deuil en rouge</i> D	MORTON (A.), <i>L'énigmatique lord Calder</i> B
GILL (J.), <i>Coup de tonnerre</i> TB	ROUX (D. de), <i>Mademoiselle Anicet</i> D
GONNET (H.), <i>Agnès ou l'école buissonnière</i> M	SLAUGHTER (F.G.), <i>Pas à pas avec Jésus</i> D
	SOLDATI (M.), <i>La confession</i> M
	TUBB (E.C.), <i>Objectif Pollux</i> B

Signification des cotes

M — mauvais

D — dangereux

B? — appelle des réserves

B — pour adultes

TB — pour tous

TB-S — pour tous mais spécialisé

Le Courrier de Lecteurs

« Auriez-vous l'obligeance de me dire, par l'entremise de votre courrier, quelle est la valeur morale et historique du roman *Désirée* d'Anne-Marie Selinko, publié par Heinemann & Zsolnay, Paris. D'après Sagehomme, les autres ouvrages du même auteur ne sont pas de tout repos.

Vous serait-il possible de me donner quelques suggestions d'ouvrages à lire en vue de la préparation d'un mémoire sur les handicapés qui ont réussi leur vie en dépit d'obstacles quasi insurmontables. J'ai déjà en vue la biographie de Helen Keller, Les Paroles d'un revenant de Jacques d'Arnoux et je pense à Beethoven, à Ignace de Loyola qui ont eu leur part d'héroïsme mais je réalise surtout que bien des noms m'échappent qui me seraient très utiles... C'est pourquoi je m'adresse à vous.

Enfin, troisième demande, répondez-vous personnellement aux demandes des lecteurs ou vous en tenez-vous à la page du Courrier ? Si l'on peut obtenir une réponse personnelle, auriez-vous la bonté d'indiquer quels frais sont alors exigés ?

Je vous remercie à l'avance des renseignements que vous voudrez bien me donner et je tiens à vous féliciter de la belle tenue de votre revue vraiment intéressante et enrichissante. » M.M.

— Voilà une lettre très intéressante aussi, à laquelle il nous est très agréable de répondre. L'ouvrage d'Anne-Marie Selinko est un ro-

man historique de valeur, bien écrit et extrêmement captivant. Du point de vue historique on lui a cependant reproché sa tendance antinapoléonienne, un évident parti pris de donner raison à Bernadotte contre l'empereur Napoléon. Du point de vue moral, l'ouvrage n'appelle que de légères réserves et peut convenir à des adultes formés. C'est d'ailleurs un livre qui mérite d'être lu.

Il y aurait quantité de suggestions à faire sur les handicapés qui ont réussi leur vie. Voici quelques noms choisis au hasard: Nancy Hamilton (la touchante histoire de cette petite infirme est racontée par sa mère dans *Des souliers rouges pour Nancy*, et *Nancy l'ange envolé*); Albert Lozeau (qui a produit son œuvre de poète alors qu'il était immobilisé par la paralysie — cf. le numéro du 1er déc. 1958 de la revue LECTURES); Elisabeth Leseur (qui dut surmonter des handicaps d'ordre physique et moral pour rayonner autour d'elle — cf. sa biographie écrite par son mari devenu le R.P. M.-A. Leseur, o.p.); Bernadette Soubirous (dont on sait la vie crucifiée); France Pastorelli (une grande malade, auteur d'un ouvrage qui fit son tour du monde, *Servitudes et grandeur de la maladie* — cf. le numéro de juin 1960 de la revue ECCLESIA); le Père Flanagan (miné par la tuberculose, qui fut cependant le fondateur des Boys' Town — cf. sa biographie écrite par Fulton Oursler); Anne Frank (la petite juive emmurée, puis immolée, dont le journal fera le tour du monde, chantant la confiance en l'humanité). Que d'autres on pourrait citer ! Je crois que

dans les *Sept colonnes de l'héroïsme* de Jacques d'Arnoux, vous trouveriez d'autres exemples fameux pour illustrer votre propos.

Quant à votre troisième question, en voici la réponse: oui, nous répondons personnellement aux demandes des lecteurs, et cela beaucoup plus souvent que par le courrier de LECTURES dont les cadres sont nettement insuffisants; nous ne retenons pour ce courrier que les demandes qui peuvent être d'un intérêt général. Tous les renseignements concernant l'orientation des lectures sont offerts gratuitement par le Service de Bibliographie et de Documentation de Fides.

« J'ai reçu en cadeau un édition de luxe de *La Religieuse de Diderot*, et j'aimerais bien savoir ce que vaut ce livre qui me semble on ne peut plus suspect. » N.W.

— Dans l'excellent *Dictionnaire des Lettres françaises* (XVIII^e siècle) publié en France sous la direction du Cardinal Grete, voici ce que dit Henri Berthaut de cet ouvrage: « *La Religieuse* est une mauvaise œuvre, au double sens du mot. Composée pour mystifier un ami, M. de Croixmare, qui se désolait pour tirer du couvent une jeune fille, contrainte par sa mère à prononcer ses vœux, ce roman est d'abord fastidieux; et il contient des scènes et des déclamations que dicte le plus bas anticléricalisme. » (P. 388)

L'Opéra de Pékin à Montréal

J.-M. LANGLAIS

Du 23 septembre au 1er octobre, l'Opéra de Pékin a présenté à Montréal un spectacle très discuté dans nos pages littéraires. Certains critiques l'ont porté aux nues tandis que d'autres l'ont qualifié de « Guignol » et de « Music-hall ». En fait, la vérité a chance de se situer quelque part entre ces deux extrêmes.

Il n'est pas facile de juger d'une manifestation culturelle aussi éloignée de nos traditions occidentales, surtout qu'elle risque d'apparaître, aux yeux d'un bon nombre, entachée d'un péché original: l'appartenance communiste de la troupe chinoise. Aussi est-il d'autant plus nécessaire d'arriver à la représentation avec une âme en état d'accueil. Mais comment y parvenir sans une certaine connaissance de l'Orient et une secrète sympathie pour l'Homme de culture différente, quel qu'il soit, parce que le monde est né fraternel et appelé à devenir chrétien? Si le spectateur apporte ses lunettes occidentales et veut juger le spectacle d'après ses catégories à lui, si par malheur il s'engage sur la voie des comparaisons, nul ne peut répondre de l'objectivité et de la largeur de ses vues.

Je n'ai pu me rendre aux deux pièces du répertoire classique présentées dans leur intégrité: *La Forêt des Sangliers* et *Le Serpent Blanc*. Je le regrette, car le « Programme varié » qui le précédait constituait une sorte d'initiation à l'art théâtral en Chine. Essentiellement, il s'agissait d'un cocktail des principaux arts de la scène chinoise: ballet, pantomime, théâtre, musique, opéra. Formule hybride, certes, et qui présente des inconvénients. Le spectateur doit se contenter de fragments isolés de leur contexte et, pis encore, violemment juxtaposés, le forçant à sauter des temps modernes aux origines du théâtre chinois, ou du genre bouffe à la grande tragédie. Au surplus, la troupe a présenté certains numéros qui détonnent dans l'ensemble, du moins à des yeux occidentaux: les deux ballets *Danse des Lotus* et surtout *L'Abondante Récolte* semblent sortir de quelque boîte à spectacle des Etats-Unis, et l'art indéniable des danses reste impuissant à les valoriser. Il faudrait en dire autant de la seconde chanson rendue par une excellente soprano, Mlle Kuo Chu-Chen: l'accompagnement au piano, le mode et jusqu'au rythme rappellent trop notre Occident. Et pourquoi, en rappel, nous avoir infligé

l'inévitable air de l'opéra *Madame Butterfly*, de Puccini? Par égard pour notre culture, peut-être? Le public semble avoir goûté davantage les amusantes interprétations de notre folklore canadien par l'orchestre et quelques danseurs. Il a de toute façon applaudi à la courtoisie du geste. Comme il a goûté le récital de musique chinoise où le petit orchestre a confirmé la réputation artistique de la Chine en tirant de ses étranges instruments des mélodies et des timbres d'une exquise délicatesse. Que les Orientaux empruntent à l'Occident, qui s'en surprendrait? Les échanges sont des phénomènes vitaux et les peuples n'échappent pas à cette loi. Mais de la part d'un peuple aussi cultivé que le peuple chinois, on est en droit d'exiger le goût le plus sûr dans le choix de ses influences.

Ceci posé, il faut, pour rendre justice à l'Opéra de Pékin, admirer sans réserves les maîtresses pièces au programme. Les deux pantomimes, marquées de l'humour propre aux vieux peuples, la *Danse des Rubans Rouges*, débordante de couleurs et de gaité, enfin toute la première partie nous avait préparés à pénétrer dans le temple proprement dit du théâtre classique chinois.

On nous a présenté deux échantillons assez contrastants: un drame sévère, traité à la grecque, *Les Adieux de la Favorite* et un ballet à grand déploiement, *L'Offrande de la Perle sur le Pont de l'Arc-en-Ciel*. Deux scènes qui réunissent assez bien les principales caractéristiques du théâtre traditionnel: stylisation très poussée, sobriété et retenue dans l'expression du sentiment, absence de décors, mais, en revanche, exubérance du costume et du masque, importance de la mime, du geste et de l'élément musical.

Le mot qui spontanément vient aux lèvres, devant cet art fastueux et mesuré jusque dans le mouvement du pied ou du doigt, est celui de *liturgie*. Tout concourt à donner cet impression: ordonnance des évolutions sur scène, recours à des rôles, des caractères et même des thèmes traditionnels, symbolique du geste et du costume, stylisation des dialogues. Cette liturgie n'a pourtant rien de figé ni d'hermétique, elle demeure un genre populaire. La musique et le ballet y sont particulièrement hauts en couleurs.

La musique d'abord. Son rôle correspond à celui de nos décors en carton peint. Toile de fond sonore, qui se renouvelle au gré de l'action, elle enveloppe la scène et la salle d'une atmosphère envoûtante et projette sur les discours et le jeu des acteurs une lumière chatoyante, ici tamisée, là brutale comme le rayon du projecteur. Bruits stridents des instruments à percussion, mélodies alanguies des violes et des flûtes, rythmes haletants de l'angoisse ou coups secs soulignant la surprise, tout l'appareil musical vient s'intégrer au drame et coller à l'action, au point de se faire oublier. Nos oreilles occidentales sursauteront peut-être à l'audition de timbres et de dissonances inattendues, mais le théâtre contemporain ne nous a-t-il pas familiarisés avec le procédé ?

Quant au ballet, il bouscule davantage encore nos conceptions. Alors que dans l'Ouest, il a évolué vers une orchestrique de plus en plus éthérée où le corps humain veut s'affranchir de la pesanteur, vers un symbolisme aussi de plus en plus intellectualisé, il garde, dans le théâtre chinois, son caractère acrobatique des origines, où les danses au sabre, les combats stylisés, les coups d'adresse figurent à profusion. Un Occidental peu averti de l'histoire du théâtre en Chine pourra crier au Cirque, mais en fait l'acrobate chinois a une dimension qui manque trop souvent à son collègue occidental: il est un artiste consommé.

Ceux qui ont applaudi l'Opéra de Pékin ont dû s'incliner devant la virtuosité et la finesse des acteurs et des figurants. Il aurait été difficile de déceler un point faible dans cette équipe assez nombreuse et pourtant soumise à un régime de représentations très chargé.

En conclusion, disons avec Max Kaltenmark que pour être populaire, le théâtre chinois n'en est pas moins un art singulièrement raffiné, ennemi du réalisme vulgaire comme de l'ésotérisme abrupt. Il est porteur, tout autant que notre théâtre d'Occident, d'un message universel, et, de ce fait, il est un pont jeté entre l'Est et l'Ouest. Quelles que soient les intentions du Gouvernement de la Chine Rouge en envoyant vers nous les ambassadeurs d'une culture trois fois millénaire, l'Opéra de Pékin aura contribué à rendre le mur de séparation moins élevé au sein de la famille humaine et ce à en avivant le désir de se mieux connaître pour se mieux aimer. Une fois de plus se vérifie la vision de Péguy: « Les pas des légions ont marché pour Lui ».



En haut à droite: *Les trois rencontres*
 Au centre: *L'offrande de la Perle sur le pont de l'Arc-en-ciel*
 Ci-contre: *La danse des Rubans rouges*

(Photo Pic)

L'exposition Van Gogh

Il se tient actuellement, au Musée des Beaux-Arts, à Montréal, dans le cadre des manifestations organisées en l'honneur du centenaire du Musée, une exposition d'une importance exceptionnelle. C'est la première fois qu'au Canada, on présente au public un aussi grand nombre de peintures et de dessins originaux, dus au pinceau d'un des peintres les plus tourmentés de notre époque, dont les œuvres sont aujourd'hui célèbres dans le monde entier.

On sait que Van Gogh, fils d'un pasteur de campagne, eut une existence mouvementée, pénible et misérable, et qu'il mourut tragiquement à l'âge de 37 ans. Sa carrière comme peintre fut cependant d'une exceptionnelle fécondité. Ayant commencé à peindre seulement à l'âge de 27 ans, au moment de sa mort, il avait fait 840 peintures et 850 dessins et aquarelles; de ce nombre, 70 tableaux et plus de 30 dessins ont été exécutés dans les 70 jours qui précédèrent sa mort!

Cette immense production s'est répartie sur quatre périodes de la vie de Van Gogh. Durant la période hollandaise, celle des débuts, qui

va de 1881 à 1885, l'artiste peignit, dans une gamme brune, des figures et des intérieurs, des scènes de la vie des paysans et des tisserands et surtout d'admirables natures-mortes. De 1886 à 1888 se situe une période dite parisienne. Période de transition où Van Gogh découvre Delacroix et la peinture impressionniste. Son art en sera renouvelé. De 1888 à 1890, le peintre connaîtra les périodes les plus fécondes de sa carrière: la période provençale et la période d'Auvers-sur-Oise.

Ce qui caractérise le génie de Van Gogh, c'est le don qu'il a de nous révéler en même temps que le visage des choses les profondeurs de son monde intérieur. Quand il peint les paysans ou les champs de blé mur, il exprime la vitalité et la beauté propres de ces objets, mais aussi sa débordante passion, son extase personnelle, son désir de communiquer avec autrui, et quelque chose aussi de l'immense solitude dont il souffrait. Il se distingue aussi par un usage audacieux de la couleur, réunissant des harmonies inconnues jusque-là, et par la vigueur de son coup de pinceau et de ses lignes.

C'est cela que l'on peut admirer

en visitant l'exposition actuellement ouverte au public. Elle présente un choix de 79 peintures et 61 dessins appartenant à deux collections célèbres: celle du neveu du grand peintre hollandais et celle du Musée Kroller-Muller des Pays-Bas. Cette exposition, patronée par la reine Juliana, est offerte aux Canadiens, « en reconnaissance de l'hospitalité, de la sécurité et de la liberté » que la Souveraine a reçues au Canada durant la seconde guerre mondiale. Aurions-nous pu souhaiter geste de reconnaissance plus délicat ?

Après un séjour à Montréal jusqu'au 6 novembre, la sélection des œuvres de Van Gogh sera exposée à la Galerie Nationale du Canada, du 17 novembre au 18 décembre, à la Galerie d'Art de Winnipeg, du 29 décembre 1960 au 31 janvier 1961, et enfin à la Galerie d'Art de Toronto du 10 février au 12 mars. C'est donc le Canada tout entier qui est invité à admirer les œuvres originales d'un peintre qui est, avec Rembrandt, l'une des plus pures gloires de la peinture hollandaise, et de la peinture tout court.

A. C.

Bois de La Haye avec jeune fille en blanc de V. Van Gogh (1882). — Coll. R. Kroller-Muller.



“Chaque homme dans sa nuit”

de Julien Green



Julien GREEN

Nous reproduisons ici une étude fort pertinente de l'ouvrage de Julien Green, étude due à la plume d'une autorité en la matière, le R.P. André Blanchet, s.j., critique littéraire des *Etudes*. Elle vient de paraître dans *La Littérature et le spirituel*, t. 2: *La nuit de feu* (p. 205-208), ouvrage édité chez Aubier, en 1960. Nous tenons à signaler que la lecture de cet ouvrage de Julien Green doit être réservée à des lecteurs très avertis et très formés. (N.D.L.R.)

J'allais donner le bon à tirer, quand paraît (avril 1960) un nouveau roman de Julien Green dont on dirait que le titre: « Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière » (c'est un vers de Hugo) a été choisi pour justifier mon propre titre. C'est bien dans une « nuit de feu » que ce roman nous engloutit. Car si le feu de l'exigence divine y impose sa présence, il est opprimé, et parfois presque étouffé, sous une épouvantable épaisseur de ténèbres. Mais, d'autre part, si les vices les plus cachés dénoncent ici leurs nœuds et s'étalent, c'est comme dans un purgatoire où ils seraient inquiétés et interrogés par le feu.

Le héros de ce récit n'est pas sans rappeler celui de Moïra. Américain comme Joseph Day, le jeune Wilfred Ingram est, comme lui, tenté à la fois par la grâce et par la chair: forces toutes puissantes qui le tirent en sens contraires et dont chacune le veut tout entier. Supplice de l'écartèlement! Pour faire taire la voix importune qui l'appelle à la pureté, Wilfred se jette dans la débauche. Rien n'y fait. La voix renâit, inexorable. Aucun plaisir impur n'est pur d'inquiétude. Sous les immondices, la foi survit. Cas banal, dira-t-on, que ces rapports pénibles du pécheur avec Dieu. Mais les rapports avec autrui sont plus étranges: ce garçon a beau protester de son indignité, personne

ne le croit: sa foi seule affleure sur son visage, attirant à lui pécheurs et douteurs. Plus qu'à aucun prêtre, c'est à lui qu'on se confie. C'est à sa foi que s'agrippe la foi d'une multitude à demi submergée. Qu'il repousse ces naufragés, lui qui doit se débattre pour son propre compte, et ils seront perdus.

Mais pour que nous soyons tout à fait dans la vase, il faut que l'attirance exercée par ce garçon soit ambiguë. De lui comme de Joseph Day, un charme bizarre (il n'est pas beau) émane: sans le vouloir, il séduit sensuellement femmes et hommes. Et ce sont ces mêmes obsédés qui, découvrant en lui un Autre que lui, implorent de lui une prière; c'est sa main, et nulle autre, qui les peut tirer hors de leur boue.

On n'a jamais osé décrire une situation spirituelle aussi risquée. Jamais on n'a mêlé, baratté aussi intimement la grâce et le mal, la grâce divine et la grâce physique. Jamais on n'a fait descendre Dieu aussi bas, jusqu'au plus abject, jusqu'au plus gras de la sentine humaine. Il n'en résulte d'ailleurs aucune impression d'irrespect. Car Dieu reste Dieu, et il ne se compromet avec notre misère que pour nous en relever. A la différence de tel de ses défenseurs (pharisien dont le féroce visage est ici buriné

en quelques traits violents), Dieu n'est pas dégoûté! Il va nous chercher là où nous sommes. Humilité de Dieu! Dans un bouge où on le fait descendre, le lecteur sent que Dieu est là, de nouveau livré à nous sans défense, souffleté, couvert de crachats. Et cette évocation est bouleversante.

Toute la question est de savoir si Wilfred va accepter ou refuser l'étrange mission à lui confiée: celle d'un sauveteur qui, loin d'être lui-même sauvé, se croit parfois perdu. Pour se dérober (pour « désertier »), quelle bonne excuse que son propre état spirituel! Avec lui, avec la grappe humaine attachée à lui, nous descendons, à pas lourds, d'un cercle à l'autre de l'enfer.

Mais voici qu'après avoir été lui-même tant aimé par autrui, il aime à son tour une jeune femme; il connaît la détresse où nous introduit le véritable amour. C'est alors que, ouvert enfin à ce que peut être la charité de Dieu pour nous, il revient vers tel misérable garçon qu'il avait d'abord malmené; il est tué par lui; il lui pardonne. Mission remplie. Il a été un autre Christ.

Peut-être cette fin tragique paraîtra-t-elle peu nécessaire. A moins d'admettre que, pris entre l'âme et le corps, entre la grâce et le péché, il nous est décidément im-

possible de vivre: ce qui serait inadmissible mais ce qu'insinue, nous l'avons vu, toute l'œuvre romanesque de Julien Green. Ajoutons, puisque nous en sommes aux réserves, qu'ici encore l'attrait de Dieu apparaît moins que l'horreur du mal, et le goût de la sainteté que le dégoût de l'impureté (de quoi est le signe la crainte maniaque de certaine maladie). Et puis, la chair, et surtout telle de ses aberrations, est-elle le seul obstacle que Dieu rencontre en nous? C'est là simplifier. Mais tout roman simplifie. Tout romancier doit s'en tenir à un seul angle de vue, lequel permet une exploration plus profonde et surtout plus saisissante. A chacun sa nuit: Green décrit celle qu'il connaît. N'importe quel connaisseur des fonds humains, tout prêtre vous dira que ce récit n'est pas seulement criant mais hurlant de vérité.

Pour finir, je voudrais dire en quoi Chaque homme dans sa nuit me paraît marquer un nouveau progrès de Julien Green romancier.

Plus étoffé, d'une ligne moins nette mais moins sèche aussi que Moïra, ce nouveau roman est riche de vie et grouillant de personnages: jamais pourtant le fil du récit ne disparaît dans la trame, comme il arrivait autrefois. Comme toutes les pages écrites par Green, celles-ci sont d'une fraîcheur détendue, d'une inspiration magique, charmée: elles sortent du bain onirique. Mais on nous épargne maintenant les réflexes incontrôlés de l'inconscient, l'illogisme fou et la confusion du rêve¹. Mais cette plus grande maîtrise littéraire n'est que le signe d'une vue spirituelle mieux dominée. Songez-y: comme le Joseph Day de Moïra, Wilfred Ingram est un violent. Il frappe les autres à tour de bras, il voudrait tuer (curieuse constante chez Julien Green!). Mais Joseph tue sa complice (étrange façon de tuer le mal! Nous sommes encore dans la nuit des instincts). Tandis que Wilfred meurt pour le salut d'un autre. Joseph n'a que la haine du péché; Wilfred a l'amour du pêcheur. On dirait que Green n'a laissé la vie

à Joseph, après le meurtre de Moïra, que pour lui permettre ce progrès.

L'essai qui précède montrait des malheureux gisant dans l'ombre de la mort, dans je ne sais quels limbes. N'hésitons plus à dire qu'ils sont enfin visités par la lumière du Christ. Julien Green vient d'écrire son roman le plus complexe et le mieux conduit, le plus sombre et le plus lumineux: l'un des trois ou quatre grands romans chrétiens de notre littérature.

André BLANCHET

1. Le lien avec le reste de l'œuvre n'en est pas moins évident. On retrouve, par exemple, les allusions aux instants de « bonheur » (p. 72), d'un bonheur « inexplicable » (p. 75) et qui fait penser que ce monde est une « illusion » (p. 187); l'attrait du ciel nocturne (p. 184); le besoin de fuir le monde (« Il se jetait en Dieu comme on se laisse basculer du haut d'un gratte-ciel », p. 190); la conviction que nous sommes des « voyageurs sur la terre » (« Il vivait sur une planète dangereuse », p. 95); les deux moi qui se battent (p. 207), etc.

F

a Le 25 septembre dernier, la Société des Dix fêtait le 25^e anniversaire de sa fondation. On sait que cette Société, fondée par Aegidius Fauteux, Victor Morin et Gérard Malchelosse, avait pour but de permettre à des historiens de renom de s'entraider dans leurs recherches et de publier chaque année quelques-uns de leurs travaux respectifs dans un Cahier, justement appelé *Cahier des Dix*. La fête du 25 septembre dernier groupait quelque 75 personnalités du monde des lettres. Trois allocutions y furent prononcées: l'une, par Mgr Olivier Maurault, à titre d'éditeur délégué des Cahiers des Dix, l'autre, par Séraphin Marion, au nom des amis d'Ottawa, et une troisième par Mme Reine Malouin au nom des amis de Québec.

*
*
*
e
n
t
a
i

Au cours de la session annuelle du Conseil de Vie Française qui s'est tenue dans la vieille capitale, Me Paul Gouin, président de cet organisme, a remis le Prix Champlain 1960 à Antonine Maillet, pour son ouvrage *Pointe-aux-Coques*.

Publié aux Editions Fides, *Pointe-aux-Coques* est un roman de mœurs qui décrit la vie d'un petit village acadien et les problèmes

auxquels doivent faire face les gens de cette région, pour la plupart des pêcheurs. C'est l'histoire d'une jeune fille, venue pour un an au pays de son père; elle cédera à la chanson des trèfles et des vagues et du jeune pêcheur au visage bronzé qui, un soir, lui a parlé tout bas sur la grève. A travers les particularismes de ce petit village, l'auteur a su parler magnifiquement des thèmes éternels de l'amour, de la naissance et de la mort.

Antonine Maillet, en religion Sœur Marie-Grégoire, de la Congrégation Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, est originaire du Nouveau-Brunswick. Elle était, jusqu'à cette année, professeur de français et de latin au Collège Notre-Dame d'Acadie, de Moncton. Depuis quelques semaines, elle réside dans la métropole, où elle poursuit ses études à l'Université de Montréal, en vue d'obtenir une licence de lettres.

Fondé il y a 4 ans par le Conseil de Vie Française, le Prix Champlain est d'une valeur de \$500.00. Il est attribué à un ouvrage écrit par un Franco-Américain ou un Canadien-Français, vivant dans le Québec ou hors du Québec, à condition que l'ouvrage soit consacré à un groupe français vivant hors de la Province de Québec.

UN EXTRAIT....

(Suite de la page 96)

— Allez, bonsoir, m'avait-il dit en partant. Maintenant vous pouvez enlever votre tuyau... Moi, je vais faire une partie de dominos.

Et il était allé rejoindre son voisin arabe.

C'était ainsi.

— Ton père devait le savoir, continuait la vieille cousine. En terre musulmane, la force paie, elle paie toujours. Avec eux il n'y a rien d'autre à faire.

C'est alors que ma peine s'est changée en colère — parce qu'on enlevait à mon père, et le jour même de sa mort, tout ce qui avait été sa vie, parce qu'on dénaturait tout ce qu'il avait pu faire de bien — une colère inutile et violente, comme des larmes, mais qui comme des larmes soulageait un peu ma peine.

Comme si ces mots, que la vieille cousine avait dû entendre dire et qu'elle répétait, comme si ces mots pouvaient résumer sa vie!

J. PELEGRI

INDEX DES AUTEURS

- ABRAHAMS (P.), p. 81
ALBERES (R.-M.), p. 72
ARNOTHY (C.), p. 88
ARNOUX (A.), p. 88
AULNOY (Mme d'), p. 86
BAILLARGEON (S.), p. 78
BARON (R.), p. 79
BERTHOLD (W.), p. 88
BORDEAUX (H.), p. 81
CAMPODONICO (L.), p. 80
CHABRILLAT (H.), p. 86
CHARBONNIERES (L. de), p. 83
CONAN (L.), p. 67
DANIEL-ROPS, p. 70
DANINOS (P.), p. 88
DIDELOT (F.), p. 88
D'IVOI (P.), p. 86
DOMMANGET (M.), p. 88
DORN (D.), p. 88
DUHAMEL (G.), p. 82
DUTLI-RUTISHAUSER (M.), p. 88
EXBRAYAT (C.), p. 88
GAGNON (M.), p. 88
GERARD (P.), p. 88
GERLACHE DE GOMERY (G. de), p. 83
GILL (J.), p. 88
GONNET (H.), p. 88
GREEN (J.), p. 93
GUITTON (J.), p. 84
HERLIN (H.), p. 88
HOLGERSEN (A.), p. 79
HUBLET (A.-M.), p. 86
*** *Jeunes, voulez-vous des livres.*
p. 77
KNOX (C.M.), p. 88
LABORDE (J.), p. 88
LANZA DEL VASTO, p. 88
LARTEGUY (J.), p. 88
LEBLANC (M.), p. 78
MAFIOLY (J.), p. 88
MANFREDI (D.), p. 88
MARI (I.), p. 88
MARTIN (C.), p. 78
MARTIN-CHAUFFIER (S.), p. 87
MIKES (G.), p. 88
MORTON (A.), p. 88
NISIN (A.), p. 82
ROCHE (M.), p. 80
ROUX (D. de), p. 88
SCHWEITZER (A.), p. 85
SECHAN (O.), p. 87
SEVERN (D.), p. 87
SLAUGHTER (F.G.), p. 88
SOLDATI (M.), p. 88
SUYIN (H.), p. 74
TANGHE (R.), p. 77
*** *Toni Sealer, champion olympique.* p. 87
TUBB (E.C.), p. 88

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Abonnement annuel: \$2.00

Le numéro: \$0.20

Publication approuvée par l'Ordinaire



Un extrait des "Oliviers de la Justice"

L faut acheter du pain... m'avait dit maman. Nous n'en avons plus pour ce soir.

Aussi, vers le soir, après le départ d'Idir, étais-je descendu en compagnie d'une parente, une cousine de mon père. Bien qu'elle eût à peu près le même âge que lui, elle était encore vigoureuse et cambrée. Une belle vieille algérienne, au visage énergique. En raison de son âge, elle avait réglé tous les détails de la cérémonie: il avait été décidé, à cause de la chaleur, de procéder à l'enterrement sans tarder, dès le lendemain.

Comme les autres parents, elle avait su conserver sa fortune. Sa propriété, que je connaissais bien pour y avoir joué enfant, s'étendait toujours là-bas, dans la plaine, non loin de celle qui avait été la nôtre. Mais la vieille cousine ne l'habitait plus. Elle préférait vivre dans son appartement d'Alger, où elle recevait des hommes politiques, de hauts fonctionnaires, des généraux. Elle se piquait en effet d'esprit, et il y avait dans sa façon de parler, en même temps qu'une assurance algérienne, une certaine aisance mondaine, mêlée de vanité.

Sur le trottoir, devant les cageots de salades et de tomates presque vides du Moutchou, puis devant la porte de la boulangerie, elle m'a parlé de la « situation ». A tout instant, voulant montrer qu'elle était informée de première bouche, elle me citait des noms de personnalités connues. « L'autre jour, le général X... me disait à propos du Maroc... » Je l'écoutais distraitement, pensant à papa qui m'attendait là-haut, pour la dernière fois.

Avec elle, la solution du problème algérien était simple, ultra-simple.

— Il n'y a qu'à lire le Coran. Il est dit dans le Coran: « La force, c'est la loi de Dieu. » C'est pour cela que les Arabes ne respectent que la force... Il faut comprendre leur religion, à ces gens-là !

Et voilà. Voilà à quoi servait la religion des autres.

La vieille cousine poursuivait son monologue: « Nous ne montrons pas assez notre force, disait-elle. Il faut des exemples — et sur la place publique ! Chaque fois qu'il y a eu un attentat, il faudrait en prendre dix, au hasard, et les exécuter sur-le-champ ! »

Je l'écoutais parler. C'était une cousine de mon père qui disait cela, quelqu'un de ma famille,

Publié aux Editions Gallimard, en 1960, l'ouvrage de Jean Pelegri, *Les Oliviers de la justice*, dont nous publions un extrait ci-dessous, s'est mérité le grand prix catholique de littérature 1960. C'est un émouvant plaidoyer en faveur de la paix en Algérie.

quelqu'un qui m'avait gâté pendant mon enfance, comme toutes les bonnes tantes. Et pas plus méchante qu'une autre.

Pourtant, dans sa ferme, elle avait connu les Arabes de près. Elle savait donc, elle aussi, que c'étaient des hommes justes, et loyaux, même quand nous ne l'étions pas nous-mêmes — ce qui arrivait aussi à mon père. Car tout y poussait.

Et beaucoup d'autres Européens parlaient comme elle, même parmi les plus modestes.

Quelques jours auparavant, alors que j'étais en train d'arroser le jardin de la villa, un vieil Espagnol du quartier s'était arrêté pour me regarder faire. Cela lui arrivait souvent. Et, jardinier de métier, il s'était moqué de ma maladresse: « Vous les arrosez pas, vos fleurs, vous les douchez. Posez donc le tuyau par terre ! » Il m'avait ensuite parlé des arbres et des fleurs, et je l'avais écouté, parce qu'il en parlait bien, à la façon de mon père. Puis nous en étions venus aux événements.

Lui aussi il exterminait tous les Arabes en paroles. Tous, sauf les voisins, « parce que ceux-là il les connaissait ».

— Avec ceux-là j'ai confiance. Je peux leur laisser toute la maison... C'est à eux que ma femme elle donne les clefs quand elle sort.

Et en effet, chaque fois que je passais le soir devant sa petite maison, je le voyais assis sur une chaise devant sa porte, en conversation avec ses voisins arabes. Ils se passaient le paquet de tabac pour rouler une cigarette, ou la gargoulette au frais sur la fenêtre, riant ou s'invectivant avec excès, comme on le fait entre camarades.

Mais un quart d'heure plus tard, parlant à un Européen, il était capable de dire, lui aussi, qu'avec les Arabes il n'y avait que la force.

C'était ainsi.

En chaque Européen il y avait, alors, ce divorce entre le cœur et les idées, cette contradiction tenace, irraisonnée, que certains, en connaissance de cause, exploitaient, au moindre péril.

Oh ! ce n'était pas difficile. La peur et la haine sont si souvent plus fortes que l'amour... Et tellement plus simples ! Aussi, pourquoi s'étonner si un jour nous avions à payer, ensemble, pour une faute dont la plupart des Européens ne se reconnaîtraient pas responsables, personnellement responsables ?

(Suite à la page 95)